

Penser le Capitalocène. TL;DR

Alexander Niehoff-Toral

« Philosophie liminale 1 : penser le Capitalocène » a été achevé dans sa forme et son contenu de base en mars 2023, même si certains changements et ajouts ont été apportés. Une version légèrement plus ancienne de ce résumé du projet a été présentée le 3 septembre 2024 comme aperçu du projet « Philosophie liminale 1 : Penser le Capitalocène » lors du colloque et dans la revue « *Rückenwind* », fondée quelques mois plus tôt par des intellectuels de „Scientist Rebellion“ et “Letzte Generation vor den Klimakipppunkten”, dans le but de soutenir les personnes concernées, la transformation et les militants au milieu du crime climatique. Une présentation de la partie politique suivra ensuite en mars 2025.

Version du résumé succinct du 18 octobre 2025,
Traduction mécanique à le français du 19. Nov, corrigé le 6 Mars 2026.

Ce résumé court comprend 6 sections :

- A. Définitions préliminaires du concept philosophique
- B. Thèses fondamentales sur la crise climatique
- C. Philosophie théorique – Science de la crise climatique
- D. Philosophie pratique – politique relative à la crise climatique
- E. Matérialisme historique
- F. Le concept de philosophie comme compatibilité entre science et politique

A. Définitions préliminaires du concept philosophique :

(ces définitions reprennent ce qui a été développé et justifié de manière plus détaillée dans [la compréhension préalable de la philosophie](#) et le concentrent sur la question des problèmes écologiques, qui concerne en premier lieu la « condition » de la science et de la politique. Beaucoup de choses rappelleront Badiou et Althusser aux experts, mais ne s'inspirent que vaguement d'eux ; elles sont précisées, modifiées et détournées, comme cela est nécessaire et judicieux pour la question traitée. Cela peut également donner un éclairage supplémentaire aux réflexions de Badiou et Althusser, mais celles-ci ne sont en aucun cas présupposées).

1. *La philosophie* consiste à donner une orientation à une époque ou une situation donnée. Elle réfléchit systématiquement à son propre temps.¹

¹ Cf. par exemple Alain Badiou, *Conditions*, p. 7 et suivantes : « Afin de mieux faire comprendre cette conviction, j'ai tout d'abord précisé ma conception de la philosophie. Opérant sous les quatre conditions singulières (science, art, politique et amour), conditions qui sont toutes des procédures de vérité (ou « génériques »), la philosophie construit un concept de vérité qui permet de trouver et de penser ensemble les nouvelles vérités dont elle est contemporaine. Ces considérations synthétisent ce qui était déjà présent dans mon premier *manifeste pour la philosophie*. On dit alors que l'acte philosophique ne consiste pas à produire des vérités, mais à les (re)former, qu'il aborde activement, pour chaque objet, une orientation possible en dehors de l'opinion établie. »

2. *Donner une orientation* signifie analyser une situation en fonction de ses conditions, c'est-à-dire *ici* principalement la science et la politique, et rendre ces facteurs compatibles. Son contraire est la *désorientation*.²
3. La ventilation orientante de la science montre *l'être* de la situation. Elle correspond à la philosophie théorique / épistémologie / métaontologie (termes équivalents) et à la réflexion sur la situation dans laquelle on se trouve ou sur *le passé* (condition d'être jeté).³ Selon Badiou, la science est un « processus de vérité » ou, de manière équivalente, une « condition de la philosophie », que nous abrégons ici par **Sci**.
4. Il faut distinguer la science et la philosophie théorique. La philosophie théorique / épistémologie / métaontologie débouche sur la science, mais n'est pas identique à celle-ci.⁴ La science existe indépendamment de sa compréhension philosophique ou de sa référence à son propre temps et n'a pas besoin de la philosophie pour « fonctionner », elle est sa propre référence dans la séparation entre l'être et le non-être. Il apparaît même que les sciences et leurs découvertes révolutionnaires dépassent souvent, consciemment ou inconsciemment, la vision philosophique du monde de leur époque, et que la philosophie « est à la traîne ». (par exemple : la découverte de la chute libre, de la théorie de la relativité, du calcul infinitésimal, des lunes de Jupiter, du changement climatique – toutes ces découvertes dépassent et dépassent la philosophie de leur époque. À un moment donné, une telle philosophie émerge, qui tente d'y faire face). À *l'inverse*, la philosophie théorique / méta-ontologie / épistémologie a besoin de la science, elle doit s'y *subordonner*. Grâce à cette subordination, la philosophie systématise et hiérarchise différentes sciences indépendantes afin de comprendre son époque en termes d'être.

Une *supériorité* de la philosophie théorique sur les sciences se retrouve dans la pensée idéaliste et peut prendre des formes très différentes. On peut ainsi imaginer une métaphysique positive qui se situe au-dessus des sciences naturelles et des mathématiques, comme chez Aristote et Platon, ou une philosophie transcendantale supérieure pour analyser les facultés cognitives de l'intuition et du concept, comme chez Kant, ou encore une supériorité de l'esprit absolu sur les sciences chez Hegel. Mais on trouve également des idées similaires chez Heidegger et d'autres théoriciens contemporains de la connaissance. L'avantage définitif du matérialisme reste encore à démontrer ici. *En soi*, il est toutefois clair que cet avantage de la science sur la philosophie

² Chez Badiou, le terme « désorientation » est relativement peu utilisé dans son ouvrage sur *Sarkozy* pour désigner précisément le manque d'orientation, c'est-à-dire l'absence d'une philosophie appropriée qui permettrait de comprendre l'époque : cf. Alain Badiou, *Que signifie le nom de Sarkozy*, p. 20 et suivantes. Dans *Trump – Amerikas Wahl*, p. 16, cette idée est reprise sans utiliser explicitement le terme de désorientation.

³ Le lien entre la condition de la science et le problème de l'être et de la projection/du passé est une idée que j'ai développée moi-même, en m'inspirant de Heidegger. Il en va de même pour le lien entre la politique et le bien, ainsi que l'avenir/le projet. Il est toutefois possible de se référer à une ancienne idée de Badiou, plus précisément à son interprétation de l'affirmation de Mao « Nous avons des raisons de nous rebeller contre les réactionnaires » à l'aide de la conception hégélienne de l'idée absolue, dans laquelle la science et la politique s'imbriquent historiquement et représentent ainsi l'esprit politique et transformateur de l'histoire, cf. « Théorie de la contradiction », p. 1 et suivantes. Ici, la science et la politique sont encore étroitement liées – la politique présuppose la science, en particulier le matérialisme historique, pour avoir des « raisons » de se rebeller, elles ne sont plus complètement séparées, comme dans son œuvre ultérieure.

⁴ Le concept de *métaontologie* est introduit dans ce sens par Badiou dans *Être et événement 1*, comme le domaine d'activité restant à la philosophie après que celle-ci ait complètement identifié l'ontologie aux mathématiques et l'ait ainsi « rejetée » en tant que domaine thématique de la philosophie. Il reste en particulier cette activité de rejet elle-même : en affirmant que les mathématiques sont l'être, elle fait quelque chose que les mathématiques elles-mêmes ne peuvent pas faire. Cf. Alain Badiou, *L'Être et l'Événement 1*, p. 27 et suivantes. « Notre objectif est d'établir la thèse métaontologique selon laquelle les mathématiques représentent l'historicité du discours sur l'être-en-tant-qu'être. Et le but de ce but est d'attribuer à la philosophie l'expression concevable de deux discours (et pratiques) *qui ne sont pas la philosophie elle-même*, à savoir les mathématiques, la science de l'être, et le théorème interventionniste de l'événement, qui désigne pour sa part précisément « ce qui n'est pas l'être en tant qu'être ». Le fait que la thèse « ontologie = mathématiques » soit métaontologique exclut qu'elle soit mathématique, c'est-à-dire ontologique. Il faut ici admettre une stratification du discours. » Il est clair que cette opposition s'oppose en particulier aux opinions selon lesquelles l'ontologie se situe « au-dessus » des mathématiques et des sciences et constitue un domaine de recherche indépendant – et supérieur – qui n'a sa place qu'en philosophie.

existe également de manière latente dans l'idéalisme, qui se fait des illusions lorsqu'il se place au-dessus. Le système de connaissance / la métaphysique idéaliste n'est pas historiquement antérieur aux sciences, mais celles-ci sont là en premier, puis on développe un système de connaissance « adapté » à celles-ci. Concrètement, « systématiser et hiérarchiser » signifie concilier d'une manière ou d'une autre les différentes notions hétérogènes de vérité et les domaines de compétence des sciences, par exemple entre la physique et les mathématiques, les sciences humaines et les sciences naturelles, etc., et montrer leur possibilité générale au sens de l'épistémologie. Il peut alors rapidement arriver qu'une science soit prise comme modèle par les autres, ou que certaines sciences soient disqualifiées par une certaine conception de la science, comme par exemple l'astrologie ou la religion.

5. La ventilation orientante de la politique montre *ce qui devrait être / le bien* (termes équivalents) de la situation. Elle correspond à la philosophie pratique, à la métapolitique, à la morale, à l'éthique, à la doctrine des mœurs et à la pensée de *la sortie* de la situation, ou encore à l'avenir (projet).⁵ La politique est un « processus de vérité » ou, expression équivalente, une « condition de la philosophie », abrégée ici par **Pol**.
6. La politique et la philosophie pratique doivent être séparées. La philosophie pratique / méta-politique se confond avec la politique, mais n'est pas identique à celle-ci.⁶ Elle est indépendante de la compréhension philosophique et de la référence à son propre temps et n'en a pas besoin pour agir, elle est sa propre référence en matière de *bien* et de *mal* (même si elle s'appuie souvent sur d'autres idées qui ne sont pas non plus philosophiques). il existe presque toujours à une époque donnée de *nombreux* processus politiques qui dépassent la vision philosophique ou religieuse du monde de cette époque. À l'inverse, la philosophie pratique / méta-politique a besoin de la politique pour fonctionner, elle doit donc s'y subordonner. En se subordonnant à la politique, la philosophie systématise et hiérarchise différents processus politiques afin de comprendre son époque en termes d'être-devrait-être.

L'idée matérialiste selon laquelle la *politique* doit guider la philosophie, et non l'inverse, se retrouve plutôt dans la philosophie moderne de gauche *post-hégélienne*, par exemple chez Marx. Cependant, ce qui motive les syndicalistes, les militants et les rebelles, ce que disent leurs dirigeants et leurs bases, a toujours été « prioritaire » par rapport à la pensée philosophique. Ainsi, les positions politiques des syndicalistes, des militants et des rebelles ont beaucoup plus de poids (et sont philosophiquement plus intéressantes) que celles des étudiants, des philosophes professionnels et a fortiori des philosophes universitaires, qui, avec leur vision du monde centrée, défendent d'abord les conditions politiques données du capitalisme parlementaire, puis, en fin de compte, principalement leur position privilégiée et leur liberté d'expression, d', de recherche, etc. – ils sont infiniment prévisibles, monotones et ennuyeux, une fois qu'on les a séparés de leurs belles paroles et de leurs

⁵ Voir note de bas de page 2.

⁶ Le concept de « métapolitique » est développé par analogie avec le concept de métaontologie dans « Über Metapolitik » (À propos de la métapolitique). Cette approche se distingue notamment de la *philosophie politique*, dans laquelle la philosophie dicte à la politique ce qu'est la vraie politique, par analogie avec l'ontologie antérieure, qui se plaçait hiérarchiquement au-dessus de la science. En revanche, la « métapolitique » doit partir du principe que les politiques réelles (et donc externes à la philosophie) sont en elles-mêmes des pensées, cf. *ibid.*, p. 13 : « Par « métapolitique », j'entends ce qu'une philosophie – en soi – peut déduire du fait que les politiques réelles sont des pensées. La métapolitique s'oppose à la philosophie politique qui affirme que, puisque les politiques ne sont pas des pensées, il appartient au philosophe de « penser le politique ».

nombreuses citations et références. *De Gouges*, qui a fondé le féminisme européen, était une contemporaine de Hegel en tant que participante à la Révolution française. D'un point de vue philosophique, bien que restant dans son « ombre », elle a néanmoins reconnu, en tant que penseuse politique, des choses beaucoup plus importantes et fondamentales, qu'elle a vues plus clairement que Hegel et sa justification stupide du mariage patriarcal, qui était l'expression de sa position privilégiée et faisait partie de l'establishment. Il en va de même pour Wollstonecraft, qui a donné une expression encore plus claire au féminisme depuis l'Angleterre et qui, à long terme, a lancé le mouvement des suffragettes, qui a abouti à la chute progressive du mariage patriarcal. Ce qui était autrefois considéré comme scandaleux, faux, décadent et immoral est devenu la norme sociale. Il est dangereux et erroné de suivre les philosophes et les professeurs sur les questions politiques et même de les considérer comme des figures de proue, et cela est doublement dangereux et erroné lorsqu'il s'agit de « stars » reconnues et de leurs interprètes, qu'ils soient morts ou vivants, de gauche libérale comme Foucault ou Adorno ou de gauche révolutionnaire comme Althusser et Marcuse. Mais *en soi*, la primauté de la réalité matérielle et de la politique a « toujours » été là. Ce que les philosophes écrivent sur les idées politiques existait déjà « avant », principalement dans les conceptions de la classe dominante sous laquelle ils vivaient et à laquelle ils appartenaient en partie directement en tant que membres de la classe éduquée, mais ils nient généralement l'origine de ces idées. Il est donc erroné que la philosophie juge la politique ; une philosophie devrait plutôt essayer de juger la philosophie à partir de la politique, ce qu'une philosophie matérialiste tente au moins de faire.

Il est clair que personne ne devrait considérer les réflexions philosophiques *présentées ici* comme des lignes directrices politiques. Elles servent plutôt à fournir une « justification » philosophique à ceux qui adoptent des positions politiques similaires à celles défendues ici, et non à convaincre d'autres personnes. Il s'agit plutôt d'une sorte de bouclier philosophique pour les personnes engagées. Ceux qui recherchent une orientation politique devraient se tourner vers des groupes politiques qu'ils considèrent, à juste titre, comme émancipateurs, afin d'apprendre encore davantage d'eux ce qu'est l'émancipation, plutôt que de se référer à un ouvrage *philosophique*. Mais il en va autrement de l'effet que peut avoir la prise en compte de faits scientifiques tels que ceux issus de la recherche climatique et de l'histoire, qui peut modifier l'orientation des aspirations politiques (par exemple parce que la crise du système devient plus évidente, ou parce que l'échec historique de certaines révolutions et mesures politiques devient plus clair). il convient toutefois de continuer à juger politiquement à la lumière des nouveaux faits scientifiques, en se référant uniquement à sa propre conscience ou à celle de ses compagnons de lutte politiques partageant les mêmes idées et organisés de la même manière, tout en discutant bien sûr toujours avec ceux qui pensent différemment. La volonté générale, la compassion, le respect pour ses semblables, qui sont à la base de la politique, ne peuvent être modifiés ou élargis par des faits historiques et scientifiques, mais uniquement par la concentration politique, le sentiment d'énergie dans les groupes et mouvements respectifs. En d'autres termes, si quelqu'un qui partage les thèses

scientifiques trouve les explications données ici *trop progressistes*, ce n'est pas le texte qui le convaincra, mais les mouvements transformateurs porteurs d'espoir auxquels il fait référence (comme le mouvement environnementaliste actuel). Si le texte semble *trop peu progressiste* parce que le lecteur se réfère à d'autres groupes plus progressistes ou se sent appartenir à ceux-ci, je l'encourage à construire sa propre philosophie, qui soit encore plus disposée à rompre avec l'existant au nom d'une véritable libération (et je l'aiderai volontiers à la mettre en œuvre).

« Hiérarchiser et systématiser la politique » signifie concrètement ici que l'on met en relation et hiérarchise les valeurs politiques, c'est-à-dire entre égalité et inégalité, démocratie et autoritarisme, prospérité de l'ensemble et performance de la politique, montrer ce qui est plus général et émancipateur, révéler quelles valeurs sont plus fondamentales, et également examiner comment différents processus politiques s'imbriquent, comme par exemple le féminisme et le mouvement environnemental.

7. La philosophie est une tentative d'interprétation non arbitraire de son époque, mais contrairement à la science, elle ne peut pas *reconnaître*, mais seulement *poser*, *proclamer* ou *construire* afin de rattraper les conditions, de les situer dans la philosophie de l'histoire, de les déchiffrer, de les systématiser, auxquelles elle se soumet (cf. les concepts philosophiques de Heidegger, Benjamin, Althusser, Badiou)⁷. Elle ne peut donc prétendre à une validité absolue en soi, mais la déduit indirectement des conditions auxquelles elle se soumet et y répond par *des localisations* spécifiques dans la philosophie et l'histoire générale, ainsi que dans la notion de temps et le travail philosophique, afin de les laisser agir sans entrave, d'être réellement active. En d'autres termes, elle « donne » à une position politique et scientifique existante un ancrage philosophique, et ce, le plus souvent, en réinterprétant l'histoire de la philosophie dans le sens de la science et de la politique contemporaines. Elle ne

⁷ Le concept non scientifique de philosophie *chez Heidegger* se trouve, en ce qui concerne le jeune Heidegger, dans GA 56, p. 12 et suivantes, où il s'oppose clairement à l'idée de la philosophie comme vision du monde et estime au contraire qu'elle est une « science originelle », mais « pré-théorique », une analyse de l'expérience avant sa réification et sa théorisation, cf. p. 96. Dans GA 60, à partir de la p. 3 et suivantes, Heidegger parle ensuite d'une « différence fondamentale entre science et philosophie », et à partir de la p. 10, il affirme qu'elle découle de « l'expérience factuelle de la vie ». Dans GA 27, Heidegger précise ce concept. La philosophie doit être fondamentalement distinguée de la science (p. 14), car les sciences s'intéressent à l'être, tandis que la philosophie s'intéresse à l'existence (p. 219), mais elle rend ainsi possible, comme une science originelle, la science en général ; il la définit plus précisément comme *une vision du monde* (p. 379), tout en la distinguant expressément de la formation d'une vision concrète du monde (p. 397) ; elle est le laisser-faire de la transcendance, de l'énigme, la simple philosophie.

Le concept de philosophie *de Benjamin* se trouve dans son essai sur le drame baroque, cf. Benjamin, Essais 1.1, De l'origine du drame allemand, p. 212, où le philosophe doit se situer « à mi-chemin entre le chercheur et l'artiste ».

La notion de philosophie *d'Althusser* se retrouve à différents endroits, notamment dans Althusser, « Lénine et la philosophie », p. 34 : « Mais il faut aller plus loin : si toute l'histoire de la philosophie n'est que la rumination d'arguments dans lesquels se déroule toujours le même débat, alors la philosophie n'est qu'une lutte d'orientation, alors elle est ce « champ de bataille », comme l'appelait Kant, qui nous ramène au subjectivisme pur et simple des luttes idéologiques ». Plus loin, à la page 42, il associera cette lutte idéologique aux classes, la désubjectivant quelque peu, de sorte qu'ici aussi, il s'agit plutôt de (certaines) visions du monde que de sciences manifestes.

La conception de la philosophie de Badiou se trouve de manière très impressionnante dans Conditions à partir de la page 72 : « La philosophie est une construction de la pensée dans laquelle, *contre la sophistique*, on proclame qu'il existe des vérités. Mais cette proclamation centrale présuppose une catégorie proprement philosophique, celle de la vérité. À travers cette catégorie, on affirme à la fois « l'existence » des vérités et la *compatibilité* de leur pluralité, à laquelle la philosophie offre accueil et refuge ». Elle n'est en principe ni un art ni une science, même si elle utilise leurs motifs – comme des fictions (cf. p. 76) – et les pose ensuite comme des vérités. Il est donc dangereux pour Badiou que la philosophie se considère elle-même comme une science ou un art, comme il le reproche à Husserl (cf. p. 78). Il condamne également le fait que la philosophie produise elle-même des vérités (cf. p. 79). Cependant, la méthode de cette « appréhension » et de cette « compossibilité » reste totalement obscure et ne peut être déduite que de l'application de cette catégorie.

Il est impossible ici de réunir en un seul ces concepts philosophiques très différents les uns des autres. Ils ont en commun une démarcation claire par rapport aux concepts classiques de science et de vérité, ce qu'ils font à l'encontre des métaphysiciens classiques, d'Aristote à Leibniz, en passant par Kant, Hegel et Husserl, qui considèrent la philosophie comme une science ; ils recherchent en partie une proximité directe avec l'art ou la politique, mais craignent toutefois le passage. Alors que Heidegger veut détruire la science et la politique en tant que « vision du monde », Benjamin et Althusser aboutissent à une définition positive du contenu qui dépasse la philosophie – vers des conditions dont elle se distingue toutefois à nouveau. Du point de vue de Heidegger, ils seraient tous des perturbateurs de l'énigmatique et donc de la philosophie pure, oubliant de l'être et formateurs de visions du monde.

conseille ni les scientifiques ni les politiciens, et ceux-ci ne devraient pas non plus chercher conseil auprès des philosophes sur ces questions spécifiques, qu'ils maîtrisent de toute façon beaucoup mieux. Même dans les domaines philosophiques, le philosophe ne peut prétendre disposer d'un « savoir expert », mais seulement d'un ensemble systématisé (bien pensé, aussi systématique et productif que possible) de postulats, d'interprétations et de jugements qui sont finalement axiomatiques (sans justification). Il existe donc certes *une* multitude de vérités scientifiques et *une* multitude de solutions politiques pour une situation ou une époque donnée, mais *aussi de nombreuses* philosophies et récits qui peuvent « véhiculer », traiter, systématiser et communiquer ces vérités (mais aussi, par exemple, de nombreuses œuvres d'art. Chacun porte en fin de compte en soi son propre récit et sa propre philosophie).

Cela ne signifie pas que toute philosophie est également bonne et arbitraire, mais simplement qu'elle ne fonctionne pas comme une science. Sa proximité et son éloignement à un moment donné dépendent des conditions auxquelles elle se réfère, mais qui ont un caractère contraignant, un degré de compréhension et une universalité dans leur domaine respectif, c'est-à-dire des critères *externes* (la politique pour la politique, la science pour la science, et un composite de science et de politique, comme c'est typique des mouvements sociaux qui ont une image de ce qui est et de ce qui devrait être, peut également le revendiquer), et du degré de *systématisation* (avec Aristote, Hegel et Badiou comme formes extrêmes), qui est un *critère interne*. Pour l'essentiel, la philosophie s'intéresse, outre à *la désorientation* générale qui se profile, à *d'autres philosophies* (académiques, historiques, spontanées, journalistiques) qui brouillent les conditions, c'est-à-dire obscurcissent la science, induisent la politique en erreur, etc., ainsi qu'à la religion (même si elle est aujourd'hui moins insignifiante), qui peut également donner une orientation. La contribution de la philosophie à un moment donné se limite à une partie insignifiante et secondaire du traitement de la réflexion générale, qui est loin derrière le travail, l'action politique et la recherche scientifique, mais qui peut parfois donner lieu à une désorientation et à une fausse philosophie et ainsi se saper et se nuire à elle-même. Parfois, la philosophie glanée à l'extérieur intervient également chez des personnes qui sont actives dans les domaines de la science, activisme et travail, les éloignant de la conscience du temps, de sorte qu'une philosophie élaborée devient alors nécessaire. La bourgeoisie cultivée, en particulier dans les universités et le monde culturel, diffuse souvent une philosophie idéologique qui interagit ensuite avec la philosophie spontanée des gens, à laquelle s'ajoutent les journalistes. Ceux-ci peuvent justement continuer à prendre la science et la politique d'aujourd'hui comme point de repère, ils agissent alors dans le sillage de la religion comme couverture du temps.

La philosophie prétendait autrefois être une science supérieure permettant de *reconnaître*, de *prouver* ou *d'observer* – pensons à Platon, Aristote, Kant et Hegel. Mais cette position mégalomane a été abandonnée au plus tard au XXe siècle, que ce soit par Wittgenstein, Lénine, Heidegger ou Benjamin, et enfin par Althusser et Badiou. Depuis lors, elle est considérée comme un ensemble non scientifique d'affirmations *non fondées* (c'est-à-dire axiomatiques) qui *donne accès à la science* – au sens d'un système d'affirmations fondées, mais aussi à la politique et à d'autres domaines de l'expérience humaine, *bien qu'ils puissent exister sans philosophie*. *Penser le Capitalocène* est également selon cette conception. Il existe enfin un lien ténu entre l'idéalisme et la philosophie,

qui se considère comme une science, et un lien ténu entre le matérialisme et la philosophie, qui *ne* se considère *pas* comme une science et se soumet aux processus de vérité. Dans ce dernier cas, on peut toutefois se demander si et dans quelle mesure la philosophie peut être imposée de manière dogmatique comme une science, si un niveau d'éducation plus élevé fait de quelqu'un un meilleur philosophe. La philosophie idéaliste au sens large – qui 1. se considère comme une science supérieure, 2. se place au-dessus des sciences individuelles et 3. détermine quelle politique est objectivement un progrès – est *clairement* une construction intellectuelle qui, par l'autorité de l'éducation, constitue une sorte d'obstacle à la science moderne et à la politique progressiste moderne, c'est-à-dire un *instrument idéologique de domination*. Elle peut être élaborée ou moins élaborée. Hegel et Aristote sont peut-être les grands systématisateurs et les figures de proue de ces idéologies dominantes, Hegel pour le capitalisme européen du XIXe siècle qui allait dominer le monde, Aristote pour l'hellénisme, la domination naissante des Grecs sur le monde méditerranéen. La philosophie matérialiste, en revanche, est une sorte de moyen permettant justement de briser ces philosophies idéologiques et de faire place à la science et à la politique modernes.

La philosophie spontanée et la philosophie historique sont les deux principaux points de référence du débat. *Les journalistes* philosophent également, même si ce n'est que de manière imprécise et sporadique, auxquels s'ajoutent les philosophes professionnels actifs, dont le discours académique ne constitue qu'une partie. La philosophie spontanée émerge également chez ceux qui n'ont pas de formation philosophique ou qui n'ont jamais lu de livre philosophique, tandis que la philosophie historique existe dans les livres, chez les historiens de la philosophie et leurs commentateurs. On constate rapidement qu'une philosophie reflète fidèlement les vérités de son époque et peut être déchiffrée, mais qu'elle est souvent en contradiction avec *les actions* de ceux qui la pratiquent. Les scientifiques philosophent à tout va et développent une pensée qui diminue la pertinence de leurs propres découvertes scientifiques, et il en va de même pour les syndicalistes et les militants. Cette incohérence est frappante et se produit souvent lorsque la politique et la science dépassent la philosophie de leur époque : les scientifiques avant-gardistes et les militants politiques habillent leurs actions de concepts anciens et inappropriés ou reculent devant les conséquences et le sens de leurs actes. On constate également que les idées se répètent à l'infini, qu'elles se perpétuent à travers les siècles et sont adaptées de manière créative dans un cadre qui révèle leur potentiel (comme chez Aristote et Platon jusqu'à la fin du Moyen Âge), mais aussi qu'elles sont constamment réinventées sans connaissance de ce qui a été fait auparavant. Même les pensées philosophiques spontanées, qui ne connaissent rien de la tradition, ressemblent souvent à celles issues de la tradition, sans que leurs auteurs le sachent ou s'y intéressent. Les pensées philosophiques fondamentales sur la compossibilisation sont, comme la roue, des points de référence généralement intuitifs et tangibles pour l'être humain, elles sont découvertes en parallèle sur différents continents. La connaissance de l'histoire de la pensée permet de reconnaître cela et, dans cette mesure, de procéder de manière plus systématique, mais aussi de supprimer l'incohérence entre l'action et la pensée. La philosophie professionnelle tente de se *situer*

dans ce domaine, en ayant conscience des liens et en tenant compte des processus de vérité qui sont les plus actuels et les plus généraux à l'heure actuelle.

Quelques conclusions : une philosophie est éloignée lorsqu'elle ne correspond pas correctement à son époque, c'est-à-dire lorsqu'elle ne correspond pas à l'être ou au devoir-être de la situation, ce qui signifie qu'elle ne couvre pas les sciences qui montrent ce qui est, ni la politique qui mène à ce qui devrait être. Une philosophie éloignée peut par exemple mal comprendre son époque en pensant vivre dans une époque antérieure, parce qu'elle reprend des formes anciennes et passées de la politique et de la science et s'oppose à la nouveauté, dans la mesure où elle serait alors source de désorientation. Une bonne philosophie correspondra particulièrement bien à son époque si elle est capable de la distinguer correctement des époques passées et, dans cette mesure, des autres philosophies qui leur correspondent, c'est-à-dire autant que possible la plupart des philosophies antérieures. Mais une philosophie peut non seulement donner une orientation erronée, mais aussi rester dans la désorientation ou en faire elle-même son contenu (comme celle de Heidegger, qui, dans un scepticisme tourné vers le positif, veut penser le temps vide de sens ou l'être lui-même dans la réalisation de son caractère mystérieux, comme une question insoluble⁸). Elle n'est alors pas en mesure de légitimer la science et la politique ou de correspondre à son époque, mais elle tentera essentiellement de détruire toutes ces choses à un moment donné et ainsi de paralyser l'existence humaine ou de louer une rigidité anxieuse déjà existante face à l'abîme. *La création d'une désorientation* avait un sens très spécifique et défensif, en particulier à l'époque de Heidegger, lorsque, après la Première Guerre mondiale, le monde bourgeois était à bout et que diverses orientations politiques, notamment le communisme, surgissaient avec violence. Elle provoquait ainsi un *éloignement maximal* et préparait le terrain à sa fascisation et à l'antisémitisme. En effet, lorsque la désorientation est totale, comme l'exprime par exemple la notion de *marche vers la mort* ou la *ruine*, on se retrouve dans une *peur* nue, sans savoir d'où l'on vient ni où l'on va, et toute direction particulière est admissible par rapport à d'autres, aussi irrationnelle soit-elle. Cela montre une fois de plus l'importance de *l'orientation*, de l'attachement à des vérités telles que la science et l'organisation politique du monde.

Et encore une fois : une philosophie n'est pas seulement un ensemble de sciences et de politiques correctes et systématisées, mais aussi une « *compossibilisation* » ou une *systématisation*. Elle tentera donc d'obtenir une certaine systématisation compossibilisante entre la théorie et la pratique, entre l'avenir et le passé, une implication réciproque, une sorte *d'analogie* ou *d'appartenance* commune entre la théorie et la pratique. Cela permet d'associer de manière une *politique appropriée à une position théorique* ou à une *attitude scientifique*. C'est ce que recouvre la notion de « *compossibilisation* » qui, comme le dit Badiou, se produit

⁸ Dans ce qu'il a appelé plus tard l'ontologie fondamentale, Heidegger s'est très tôt donné pour tâche de penser *l'être* – à la différence de l'existant, qui est pensé dans l'ontologie classique ou les sciences, mais pour cela, il faut considérer l'existence. Ces relations ne seront ici que brièvement esquissées. Comparer GA 61, p. 58 : « L'objet de la définition de la philosophie est donc déterminé : comportement cognitif envers l'être en tant qu'être ». Mais cet être est étroitement lié au temps, qui est l'essence de l'existence, cf. GA 27, p. 218 : « Il faut donc dévoiler la constitution de l'être de l'existence et l'essence de l'existence. Or, on peut montrer que la constitution originelle de l'être de l'existence, c'est-à-dire en même temps la raison de la possibilité intérieure de la transcendance, est la temporalité. Le temps doit donc déterminer l'horizon transcendantal de la question fondamentale de la philosophie, la question de l'être. » ; ou encore GA 20, p. 442 : « L'être dans lequel l'existence peut être pleinement elle-même est le temps. », ou GA 26, p. 194 : « À ce sujet, trois thèses : 1. L'être est en soi ce qu'il est et tel qu'il est, même si, par exemple, l'existence n'existe pas. 2. L'être n'est pas, mais l'être n'existe que si l'existence existe ». Cet être, thème de la philosophie, n'est toutefois pas expérimenté dans une *solution* ou une *réponse* précise, mais précisément dans le questionnement, dans le fait de ne posséder aucune orientation ni vision du monde. À ce sujet, le jeune Heidegger écrit : « Le fondement véritable de la philosophie est la saisie radicale et existentielle et la *manifestation de la question* ; se placer soi-même, la vie et les actes décisifs dans la question est le concept fondamental de toute illumination, même la plus radicale. Le scepticisme ainsi compris est le commencement, et en tant que véritable commencement, il est aussi la fin de la philosophie. » Cf. GA 61, p. 35.

au « lieu » des vérités. On peut dire *ici* qu'on recherche un *lien* ou un *foncteur* entre la science et la politique, c'est-à-dire **Sci > Pol** et **Pol > Sci**. Cette étrange « position intermédiaire » semble mystérieuse, presque astrologique ou ésotérique, et devrait susciter des questions critiques, mais on comprendra bientôt pourquoi il est judicieux d'aborder la philosophie de cette manière, et qu'elle a « depuis toujours » eu cette tâche, en particulier bien sûr lorsqu'elle prétend, comme dans l'idéalisme, fonder de manière supérieure la science et la politique. Elle *conduit* alors les sciences qu'elle juge admissibles à une certaine vision politique du monde. Malheureusement, la philosophie *échoue* aujourd'hui dans cette tâche, il *n'existe* aujourd'hui *aucune* philosophie, ni matérialiste ni idéaliste, qui soit proche de son époque.

B. Résumé des thèses fondamentales sur la crise écologique :

1. La crise écologique est la catastrophe originelle déterminante⁹ du XXIe siècle, elle est au moins aussi catastrophique pour l'humanité que la Première Guerre mondiale, l'un des plus grands crimes qui aient jamais eu lieu. Elle ébranle toutes les certitudes, plonge dans la *désorientation* et appelle ainsi à la philosophie. En effet, beaucoup de gens se posent à nouveau des questions philosophiques sur la nature, l'être humain, son histoire, ses origines et sa fin, sur ce qu'est la vraie science, ce qu'on peut en tirer, si elle, les Lumières ou la technologie, le capitalisme en général ou la politique des 35 dernières années en particulier ne constituent pas un danger éminent et existentiel, si l'élite économique, politique et culturelle ne conduit pas délibérément et sciemment l'humanité à sa perte pour un profit à court terme, et quelles conclusions il faut en tirer. Mais on rencontre partout, dans la bourgeoisie cultivée et au-delà, une idéologie philosophique à l'aune des sciences et de la politique actuelles.
2. Postulat : les projets philosophiques actuels sur la crise écologique sont insuffisants, car ils n'orientent pas (au sens fort de Badiou) ou, s'ils orientent, ils ne correspondent pas à la situation telle qu'elle est, mais à une situation passée, ce qui les rend trompeurs. Ils sont donc idéologiques.

C'est une thèse audacieuse et osée, mais cela ne signifie pas pour autant qu'il n'existe pas de nombreux projets et idées qui, dans cette vue d'ensemble, reflètent en grande partie la vérité, tant sous la forme de philosophies élaborées, établies et spontanées. Cependant, aucune d'entre elles – et cela sera expliqué plus en détail – n'offre une vision complète de la situation. Je ne prétends pas non plus en avoir une, mais je constate simplement que personne ne l'a. Si quelqu'un pouvait prouver le contraire, je serais infiniment reconnaissant d'avoir tort, qu'on me montre tout en détail.

3. Badiou est la dernière orientation philosophique depuis Hegel qui permettrait d'appréhender l'ensemble de la situation et de l'époque, mais elle ne montre que le monde de 68 et de la Révolution culturelle,¹⁰ le dernier grand projet politique du XXe siècle, qui a toutefois échoué, mais les vestiges de cette pensée donnent une certaine demi-orientation fondamentale (la vague idée de « demi-orientation fondamentale » sera précisée plus tard).

⁹ Cf. l'historien George Kennan : *The Decline of Bismarck's political Order*, Princeton 1979, p. 3 : « Et c'est ainsi que j'en suis venu à considérer la Première Guerre mondiale, comme je pense que beaucoup de personnes raisonnablement réfléchies ont appris à la considérer, comme la grande catastrophe fondatrice de ce siècle [...] ». Dans *Le Manifeste terrestre*, Latour compare la période précédant le dépassement de l'objectif de 1,5 degré à la « drôle de guerre » qui a précédé le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, cf. *ibid.*, p. 104 et suivantes. Mais ce point a désormais été dépassé.

¹⁰ La révolution culturelle est ce que Badiou rend intelligible dans la *théorie du sujet*, cf. par exemple *ibid.*, p. 32 et suivantes.

Dire que Badiou est la dernière véritable orientation philosophique depuis Hegel contraste fortement avec l'impopularité et la mauvaise réputation de Badiou, et doit être justifié de manière spécifique. Il convient tout d'abord de noter que Badiou lui-même était *et est resté* un soixante-huitard radical, c'est-à-dire qu'à aucun moment de son existence et de son œuvre, il n'a vraiment laissé derrière lui 68 et le maoïsme, le slogan obstiné de son éthique (à nouveau dans l'air du temps) « Continuer » étant ici tout un programme.¹¹ À cela s'ajoute sa lutte contre le postmodernisme, la nouvelle gauche – y compris le féminisme, le mouvement écologiste et tous les autres enfants libéraux de gauche de 68 qui en faisaient autrefois partie, mais qui se sont libéralisés, sont devenus sociaux-démocrates, se sont établis. À ses yeux, ils ont tous abandonné la véritable révolution radicale et socialiste de 68, ce qui n'est d'ailleurs pas faux d'un point de vue objectif. C'est pourquoi Badiou est, dans le domaine de la philosophie, l'incarnation de leur mauvaise conscience d'avoir trahi la révolution socialiste et maoïste au profit de sièges au Parlement et de postes dans les milieux culturels et scientifiques. Il existe cependant une étrange *diagonalité* entre les deux, car Badiou dit la vérité sur les postmodernes, à savoir qu'ils sont en fait souvent devenus des traîtres bourgeois et réactionnaires, tandis qu'à l'inverse, les postmodernes et la nouvelle gauche ont raison de dire que 68 et la révolution culturelle ont échoué. Ils savent donc quelque chose qui échappe à Badiou et pour lequel il n'a même pas de nom dans sa lutte contre tous les aspects de l'esprit du temps après 68, c'est son *angle mort*. Mais ils n'ont pas proposé de nouvelle idée, de sorte que cette impasse demeure – 68 et la nouvelle gauche ; Badiou et les postmodernes. Toute la philosophie *conservatrice* se définit désormais *négativement* à partir de ces mouvements de gauche et progressistes, ou même des mouvements progressistes *d'avant* 68, qui ont en quelque sorte servi de trésor d'expérience à 68. Tout se concentre donc *historiquement* autour de 68, le dernier véritable événement historique qui a marqué la Chine et l'Occident, qui a d'abord échoué en Orient, et en philosophie autour de son interprète philosophique sans doute le plus important, qui refuse obstinément d'abandonner toutes les conditions qui ont changé. Il y a quelque chose de démoniaque, de compulsif ou de mécanique dans la façon dont Badiou continue obstinément comme si de rien n'était.

4. Postulat : il est possible d'analyser la situation de la crise écologique avec Badiou sous son *aspect théorique*. Nous pouvons le faire d'une part à l'aide de la science correspondante et d'autre part à l'aide de l'épistémologie / philosophie théorique, qui légitime justement cette science sur le plan épistémologique et la protège contre les distorsions. Nous voyons ainsi dans quel *scénario*, concrètement un réchauffement climatique prévisible d'environ 3,1 degrés, la destruction directe d'environ la moitié des moyens de subsistance des populations actuelles *est mise en jeu* et, grâce à la connaissance de cette issue, qui existe depuis 50 ans, *a été délibérément mise en jeu* par les gouvernements des dernières décennies. Ils l'ont accepté, ils l'ont accepté *délibérément* ; et la situation pourrait encore empirer en raison de l'extinction des espèces . Les sciences sont aujourd'hui *intactes* et, en tant que telles, *accessibles à tous*.

¹¹ Cf. Badiou, *Éthique*, p. 114 : « L'éthique relie donc, sous l'impératif « Continuez ! », une source de discernement (ne pas se laisser séduire par les illusions), de courage (ne pas céder) et de retenue (ne pas se livrer aux extrêmes de la totalité). »

La philosophie *théorique* de Badiou continue, même si Badiou s'est personnellement distingué par un déni climatique effrayant et des théories du complot correspondantes.¹² Il n'est qu'un exemple supplémentaire de la façon dont *des marxistes* prétendent éclairés et férus de science (comme Zizek, par exemple) renoncent à leur épistémologie prétendument si cohérente et matérialiste, mais cela se retrouve également chez *les partis de gauche* et *les syndicalistes*, et même dans *le mouvement ouvrier* en général, probablement dans le sillage de l'Union soviétique écologiquement destructrice et des tendances à la myopie dans la lutte des classes qui ont toujours existé ; seuls les *écomarxistes* font exception, comme Malm. Une *critique immanente* est ici possible et absolument nécessaire, précisément par l'*exposition* de l'ontologie du matérialisme jusqu'aux sciences naturelles correspondantes, ce que fait en principe le projet local, s'inscrivant ainsi dans l'*écomarxisme*. Les raisons de ce déni scientifique insidieux sont multiples, notamment de nature psychologique et politique. En utilisant *ici* l'ontologie de la théorie des ensembles et la théorie des catégories de Badiou pour fonder la recherche climatique – depuis le fondement de l'analyse par la théorie des ensembles et la théorie des faisceaux jusqu'aux équations différentielles partielles et aux équations de Navier-Stokes utilisées dans les *modèles de circulation générale* –, on peut démontrer ici à quel point la position de Badiou (et de nombreux penseurs apparentés) est arbitraire et incohérente et, au passage, réfuter l'hypothèse de Badiou selon laquelle il serait lui-même « la philosophie » après la publication de son dernier ouvrage majeur.¹³ Cette pensée reprend une idée de *la nouvelle gauche* (qui a succédé à un moment donné à 68, aux travailleurs et au socialisme réel), à savoir celle du mouvement environnementaliste et en particulier des mouvements climatiques. D'autre part, cela prouve également que l'ontologie de Badiou est vraiment utile à notre époque pour décrypter et comprendre *la science*, car la crise climatique est *la* découverte scientifique du XXI^e siècle qui induit un processus politique. Il est ici nécessaire de passer de la question sublime de l'ontologie aux structures les plus profondes de la physique qui ouvrent la vie humaine.

5. La possibilité d'analyser la situation sous son aspect théorique, de la maîtriser scientifiquement et techniquement, signifie qu'il y a pouvoir, responsabilité, contrôle sur la situation, comme le prétendent d'ailleurs les sciences et la technique elles-mêmes. C'est pourquoi la crise écologique ressemble davantage à une guerre menée délibérément, qui sacrifie le Sud, les pauvres et les générations futures, qu'à toute autre chose. Elle fait rage entre différentes factions. Nous ne sommes pas l'ennemi, mais l'arme, le matériel humain. C'est précisément ce qui n'est presque jamais reconnu dans la philosophie idéologique spontanée des journalistes et de la bourgeoisie cultivée, et quand c'est le cas, cela ne se traduit pas par des actions correspondantes.

¹² « Notez déjà que, en ce qui concerne un éventuel réchauffement climatique, aucune démonstration n'est établie. La propagande écologique concerne des prévisions évolutives qui portent sur un demi-siècle et fait comme si une catastrophe allait se produire dans un an. [...] On peut s'attendre sans doute à des mouvements de population. Il y en a eu suffisamment d'autres et l'humanité a enduré des choses infiniment plus graves et plus radicales que celles qui nous sont annoncées. [...] Je pense que l'on a affaire, avec l'écologisme, à un millénarisme. Je ne cherche pas à nier le réchauffement climatique (n'étant pas expert du climat), ni la nécessité d'introduire une discipline dans nos comportements. [...] L'idéologie prend ici une forme que l'on connaît très bien, celle du millénarisme, la croyance en une grande catastrophe finale. [...] Cette idéologie crée un état d'esprit à la fois terrorisé et impuissant. Or, rien n'est plus avantageux pour le pouvoir qu'un mélange de peur et d'impuissance. » Cf. *Philosophie et l'événement*, p. 44.

¹³ Cf. Badiou, *La philosophie et l'événement*, p. 145 : « Quand j'aurai écrit *L'immanence des vérités* et ainsi assuré l'unité contemporaine des trois composantes de la philosophie tout entière, je pourrai dire : la philosophie, c'est moi. »

Ceux qui pensent qu'il n'y avait ou qu'il n'y a pas de connaissance, de pouvoir et de contrôle sur la situation de crise écologique se trompent. Ils sont déconnectés mentalement de leur propre époque et de ce qui est scientifiquement compréhensible et prévisible. Le fait que tant de personnes soient déconnectées de leur époque, qu'elles veuillent y échapper, est révélateur. On préfère s'éloigner de la situation, c'est l'expression d'une fatigue générale d'avoir à supporter et à vivre le temps que l'on est, dans lequel on est plongé. C'est une fuite devant la connaissance et la responsabilité. Mais ceux qui ont une responsabilité, ce sont les hommes du passé et les hommes d'aujourd'hui – vis-à-vis de l'avenir. C'est le vaste contexte spatio-temporel que met en évidence la recherche climatique et qui relie causalement le monde dans une interaction infinie à l'échelle globale, loin de l'espace et du temps. La crise du coronavirus montre d'ailleurs qu'il serait techniquement possible de mettre la société dans un état d'urgence total afin d'éviter la catastrophe. C'est le jeu des forces politiques qui s'y oppose.

6. Dans notre cas, la compréhensibilité au sens théorique implique que la situation de crise écologique est éminemment politique (et non le résultat du destin, des dieux, de l'« agency » des choses, de la nature humaine ou de la technologie, de la civilisation et des Lumières en général). Ceux qui prétendent que nous n'avons pas eu et n'avons toujours pas la connaissance, le pouvoir et le contrôle de la situation dépolitisent celle-ci, nient son caractère guerrier ou criminel et la possibilité d'y remédier. Il existe un contraste entre ceux qui sont en phase avec leur époque et donc *vigilants*, et ceux qui *refusent de voir*. C'est la différence entre ceux qui pensent de manière pleinement scientifique et éclairée et ceux qui ne le font pas, entre la science et l'opinion, *ἐπιστήμη* et *δόξα*.¹⁴ Le degré de connaissance n'a rien à voir avec la reconnaissance formelle du caractère scientifique de la recherche climatique, mais surtout avec le fait de prendre ces connaissances au sérieux, c'est-à-dire de percevoir leur importance historique pour son propre parcours de vie et les possibilités politiques de l'époque, et enfin d'être prêt à agir en conséquence. Vu sous cet angle, nous sommes tous plus ou moins des climatoseptiques.
7. Postulat : il *n'est pas* possible d'analyser la situation de la crise écologique sous son aspect pratique, même si des progrès historiques ont été réalisés à cet égard et que de nouveaux progrès sont possibles. En particulier, l'analogie évidente est insuffisante, il faudrait une nouvelle *procédure politique léniniste*, car la crise climatique ressemble à la Première Guerre mondiale, comme le suggèrent *Malm*¹⁵ et le *néoléninisme* ; Mais un nouveau 68 ou la répétition du maoïsme ne mèneront pas plus loin, comme on pourrait le dire en référence à Badiou et Seibert. La solution consistant à rester dans *le statu quo*, dans le capitalisme et le système des États-nations, et à modifier les deux, semble avoir un coût gigantesque, ce qui est clair au plus tard depuis l'échec effectif

¹⁴ Comme le montre par exemple Platon dans *La République*, p. 477a : « Οὐκοῦν ἐπὶ μὲν τῷ ὄντι γνῶσις ἦν, ἀγνωσία δ' ἐξ ἀνάγκης ἐπὶ μὴ ὄντι, ἐπὶ δὲ τῷ μεταξύ τούτῳ μεταξύ τι καὶ ζητητέον ἀγνοίας τε καὶ ἐπιστήμης, εἴ τι τυγχάνει ὄν τοιοῦτον; ἀγνοίας τε καὶ ἐπιστήμης, εἴ τι τυγχάνει ὄν τοιοῦτον; Πάνου μὲν οὖν. Ἄρ' οὖν λέγομέν τι δόξαν εἶναι; Πῶς γὰρ οὐ; » dans la traduction p. 477 : « Or, la connaissance se rapportait à l'être, mais l'ignorance nécessairement au non-être. Il faut donc chercher quelque chose entre les deux, entre l'ignorance et la connaissance, s'il existe une telle chose. – Certes. – Disons-nous maintenant que quelque chose est aussi une représentation ? – Certes. » Et puis, p. 479d : « Προωμολογήσαμεν δὲ γε, εἴ τι τοιοῦτον φανεῖν, δοξαστὸν αὐτὸ ἀλλ' οὐ γνωστὸν δεῖν λέγεσθαι, τῇ μεταξύ δυνάμει τὸ μεταξύ πλανητὸν ἀλισκόμενον. – Ὁμολογήκαμεν. » Traduction p. 465 : « Et nous étions convenus à l'avance que si quelque chose de ce genre se manifestait, il faudrait dire qu'il était concevable et non reconnaissable, en considérant ce qui erre entre les deux comme étant également compris dans la capacité intermédiaire. – Nous étions d'accord là-dessus. »

¹⁵ Cf. Malm, *Corona, Climate, Chronic Emergency*, p. « La structure fondamentale doit comporter une prédisposition à l'action d'urgence et une ouverture à un certain degré de pouvoir coercitif de la part de l'État. L'anarchisme déteste l'État ; la social-démocratie se recroqueville face à la catastrophe. Mais il n'y a aucune raison de ne pas expérimenter le luxemburgisme écologique, le blanquisme écologique, le guévisme ou même le trotskisme. »

de l'objectif de 1,5 degré ± vers 2020. À cela s'ajoutent de nombreux projets individuels intelligents, mais il n'existe aucune idée générale. On ne sait donc pas encore clairement ce qu'il faut vouloir pour sortir de cette situation. (S'il existe des projets politiques à cet effet, ils sont soit voués à l'échec parce qu'ils reprennent des idées anciennes et dépassées, soit ils ne sont défendus que par des individus isolés, soit ils ne concernent qu'une partie du problème et n'ont pas de caractère général).

Ce qui doit être fait est généralement laissé, dans les mouvements écologistes, qui sont démocratiques et font confiance à la masse, au *conseil social*, qui est interprété différemment par chacun. Certains, comme Hallam, l'un des précurseurs de XR, qui estime qu'il doit initier une prise de pouvoir révolutionnaire et l'élimination des élites,¹⁶ et d'autres, comme "Letzte Generation vor den Klimakipppunkten" ou XR elle-même sur son site web, qui estiment qu'il doit seulement initier *de nouvelles lois* au Parlement.¹⁷ Cela signifie également que la solution à la crise climatique, *si elle existe*, doit être mise en œuvre de manière démocratique, car la nature n'impose rien, mais indépendamment de cela, on ne sait pas vraiment ce qu'il faut faire. Il n'existe aucune législation pour la Terre en état de crise. L'idée qu'un *point de basculement social* devrait apporter le changement va dans le même sens,¹⁸, c'est-à-dire un événement politique qui pourrait, dans le jeu des forces politiques, apporter le changement afin de remplacer les pouvoirs en place qui, par cupidité, refusent d'agir ou sont incapables de coopérer. Cela montre également que notre imagination est limitée et influencée par le passé, mais qu'elle peut soudainement s'ouvrir, comme le montre l'histoire, lorsqu'une nouvelle idée, qui n'existait pas auparavant, fait son apparition. Il est bien sûr également clair que si les mouvements ne peuvent ni instaurer directement un conseil social (mondial et au pouvoir) (ce qui semble très improbable), ni déclencher un point de basculement qui pourrait y conduire (ce qui est un peu plus probable, mais reste très improbable), chaque geste militant – sensibilisation, frein à la destruction, transformation de l'économie, de la société et de la politique – contribue à ralentir la crise et le déclin.

8. Si la philosophie repose sur la science et la politique, mais que cette dernière fait pour l'instant défaut, il n'y a donc pas de philosophie complète ni d'orientation pour la situation actuelle. S'il existe une philosophie, c'est uniquement une philosophie qui permettrait d'élucider une situation déjà résolue et qui constituerait aujourd'hui une orientation erronée et déformée (démonstration du postulat évident dans la thèse 2).

La particularité – et *le poids* particulier – de la crise climatique apparaissent clairement : c'est un excès de science, de connaissance de la situation, de responsabilité, qui s'oppose à la *solution politique*. Nous avons trop de faits, trop de pouvoir, trop de responsabilités et nous ne savons pas comment les

¹⁶ Cf. Hallam, Roger, *Common Sense for the 21. Century*, p. 10 : « Nous devons sauver le concept de révolution d'une idéologie politique de gauche rigide et renouer avec une tradition plus ouverte et populaire du^{XIX}siècle qui exige que nous en ayons assez de la corruption et des abus de pouvoir flagrants. Le problème réside dans l'État et sa mainmise par la classe des entreprises. [...] Cela nous amène à la conclusion grave que la probabilité d'organiser une révolution politique pour éliminer la classe politique corrompue a plus de chances (même si elles sont faibles/indéterminées) de réussir que la classe politique ne réagisse efficacement à la crise climatique (aucune chance, comme le prouvent les 30 dernières années). Nous avons enfin compris : le système corrompu va tous nous tuer si nous ne nous révoltons pas. C'est là le point métastatique central de cette brochure. » Et puis, p. 22 : « L'Assemblée nationale des citoyens deviendra le nouvel organe directeur du Royaume-Uni et s'occupera de la crise climatique. Elle prendra des décisions sur les points suivants : • Législation visant à transformer l'économie et la société pour répondre à l'urgence climatique et écologique existentielle. • Autres législations sociales qui suivent la volonté de l'assemblée plutôt que celle de l'ancienne classe politique. • Élaboration d'un nouvel accord constitutionnel qui crée une véritable démocratie participative adaptée au XXI^e siècle. »

¹⁷ Cf. par exemple <https://extinctionrebellion.de/wer-wir-sind/unsere-forderungen/>, consulté le 10 octobre 2024

¹⁸ <https://letztegeneration.org/gesellschaftsrat/>, consulté le 10 octobre 2024.

regrouper pour permettre une existence heureuse, libre et épanouie. Nos scientifiques savent tout, notre technologie et notre économie maîtrisent tout, mais ce que notre politique doit faire reste dans l'ombre. Le pouvoir quasi divin de déterminer le climat pour les siècles à venir, de détruire des espèces et même d'en créer de nouvelles (avec CRISPR), un pouvoir sans précédent sur les générations futures, tel qu'il n'en a jamais existé, s'accompagne d'un manque de véritable orientation sur ce qu'il faut réellement faire de ce pouvoir, sur la manière dont nous devons nous organiser pour vivre ensemble sur Terre, si ce n'est pour détruire sans réfléchir. Car les pouvoirs politiques (la bourgeoisie financière, politique et éducative) restent immuables, laissant ces agissements échapper à tout contrôle, et tous ceux qui y gravissent les échelons deviennent également ainsi (ils adoptent la mentalité de la bourgeoisie financière, politique et éducative). C'est pourquoi nier la science et les faits, dominer la nature, que ce soit directement, indirectement ou par simple inaction, a un effet relaxant.

9. Ce qui reste pour l'ensemble, c'est une *philosophie* liminale (limes : lat. transition, frontière), adaptée à notre époque de transition, qui, face à la crise écologique, affirme avec l'épistémologie de Badiou a) le succès de la théorie et protège les découvertes scientifiques sur la crise contre les déformations idéologiques, le scénario climatique révèle les voies et leurs raisons, et b) affirme l'échec de la politique et met en évidence les politiques existantes et passées. sur la crise contre les déformations idéologiques, si le *scénario* climatique révèle les *voies* et ses *raisons*, et b) affirme l'échec de la politique et condamne les politiques et les systèmes politiques existants et passés, anticipe un cadre de possibilités pour une véritable politique au-delà de cela dans l'avenir, qui pourrait émerger à la suite d'un événement ; et renvoie à une philosophie future qui dépassera Badiou. La philosophie liminale de la crise écologique *est* la doctrine développée ici sous forme de thèses et condensée en quelques messages clés (il existe également des philosophies liminales d'autres problèmes).
10. Cette philosophie écologique liminale correspond, en tant que *substitut* à une véritable vérité politique permettant de sortir de la situation sur laquelle elle s'appuie, à la *politique de la science*, abrégée en **Pol^{Sci}**, une partie de la nouvelle gauche qui exige l'approfondissement et la diffusion des connaissances scientifiques, ainsi que la transformation correspondante des appareils et institutions économiques, *politisant* ainsi *de manière indéterminée* la situation dans laquelle elle expose les liens de causalité entre le passé et l'avenir, la domination et la dépendance réciproques, et enfin cette catastrophe guerrière et l'échec total et sans mesure de la politique menée jusqu'à présent. Elle révèle *l'unité du monde* et *de l'humanité*, malgré leur éloignement géographique et temporel, et montre également combien de personnes *ne* sont *pas représentées* dans notre système. Elle correspond à l'activité principale des *organisations environnementales* activistes, interventionnistes et médiatiques. Ils luttent contre les processus politiques correspondants qui répandent le mensonge et le doute, contre la tendance générale à détourner le regard de la crise et, enfin, contre l'inertie et l'incrédulité face à une solution politique possible qui éliminerait également les causes profondes. Ils ont impulsé la transformation, mais celle-ci est encore trop lente car la résistance est trop forte. qui se manifeste dans le capital fossile, l'industrie des moteurs à combustion et ses sbires et collaborateurs dans la presse, le monde culturel, l'université et l'État, qui sont donc les *ennemis*.

Cette expression peut sembler difficile à accepter, mais quand on sait que l'industrie fossile était consciente de cette destruction depuis les années 50,

qu'elle a activement semé le doute et la désinformation et que des milliards de personnes sont désormais sur le point de perdre leur foyer, que des demi-continents deviennent inhabitables, on ne trouve guère d'autre mot pour la désigner. Cet ennemi n'en reste pas moins humain, capable de réflexion, et ne mérite pas une résistance armée, mais bien une défense résolue et réfléchie.

Les mouvements écologistes sont eux-mêmes un processus de *la nouvelle gauche*, qui a vu le jour *après 68*, *après* l'échec de 68 et la diversification des nombreux mouvements de gauche qui se sont détournés du socialisme et du maoïsme. S'appuyer sur eux découle de cette situation philosophique diagonale selon laquelle Badiou est *le grand philosophe d'aujourd'hui* et a néanmoins tort, car le maoïsme et 68 ont échoué. La philosophie liminale s'appuie toutefois *en particulier* sur les organisations qui ont vu le jour après l'échec effectif de l'objectif des 1,5 degré et la montée de la nouvelle droite sous Trump et le Brexit, et qui ont donc (même si c'est de manière plus ou moins explicite et indépendante) clairement conscience que le système des États-nations et du capitalisme a échoué dans sa mission, comme par exemple *Scientist Rebellion*, *Letzte Generation*, *Geradedenker* et d'autres groupes similaires. Cet échec définitif ne signifie toutefois pas qu'il existe une alternative claire. C'est là le cœur même de l'insupportabilité de notre époque.

La 1ère connaissance scientifique de la crise et la 2ème approfondissement et diffusion des connaissances, 3ème et la transformation concomitante de la technique dans la *politique de la science Pol^{Sci}* afin de former la population *aux conditions* réelles de la philosophie liminale, auxquelles elle se soumet et dans l'esprit desquelles elle réinterprète l'histoire passée et son propre temps de manière constructive, et lève les obstacles philosophiques, tels que la *confusion* théorique, qui pourraient se dresser sur son chemin pour agir en tant que processus de vérité. À travers la médiation avec toute la tradition philosophique et les aspects des processus de vérité, *la science et la politique*, elle exprime ce que la *théorie du changement* de la dernière génération avant les points de basculement climatiques résume de manière concise et percutante sur le plan politique, une idée décisive qui semble avoir été perdue aujourd'hui : « *Il y a le vrai et le faux* ». ¹⁹ La philosophie liminale représente une nouvelle clarté, une séparation « platonicienne » claire entre le vrai et le faux, – donc une orientation générale qui est en même temps vouée à l'échec, car jusqu'à présent (avant le point de basculement social / nouvel événement qui pourrait ne jamais se produire), il n'existe aucune solution politique véritable et complète pour résoudre le dilemme politique de la crise écologique, car les pouvoirs en place la font progresser par simple inertie ; pour l'instant, elle ne peut être politisée que de manière indéterminée. Elle se situe au milieu d'autres courants philosophiques qui rompent avec l'ambiguïté, le logocentrisme et le grammatocentrisme, la sophistique et le relativisme de la postmodernité, dans laquelle il ne peut y avoir de « grands récits », et avec leurs représentants et disciples, et qui insistent sur des modèles de pensée ontologiques et matérialistes, le scientisme et une politique universaliste résolue. Cette nouvelle univocité, cette *bouooléisation en noir et blanc* de la situation peut sembler effrayante et dogmatique après l'expérience traumatisante de la guerre froide et de ses luttes idéologiques. La *nouvelle univocité* de ces terribles vérités est également inhumaine dans les faits, contraire à notre bon sens. Il ne faut jamais rechercher la clarté, mais on peut s'y retrouver involontairement. Une analogie, une parabole, peut ici nous aider.

Quiconque dispose, dans un contexte privé, de preuves qu'un homme maltraite ses enfants, les bat, les néglige, voire les laisse mourir de faim, se retrouve dans une situation terriblement *claire*, dans laquelle il est plongé. Cet homme se nourrit de notre confusion, de nos doutes

¹⁹ Voir la *théorie du changement*, (en organon allemand: „Theorie der Veränderung“) p. 1.

quant à la réalité, quant à la pertinence des moyens à mettre en œuvre pour intervenir contre lui, il les sème à travers ses mensonges et en faisant appel à notre humanité, à notre morale, à notre amitié ou à notre amour pour lui. Il finira peut-être même par dire qu'il comprend très bien nos inquiétudes et qu'il est de notre côté – il croit peut-être même à ses propres mensonges –, mais bien sûr, il ne fera rien pour changer sa façon de se comporter avec les enfants. Enfin, fort de ses propres convictions erronées, il finira peut-être même par présenter les choses de telle manière que c'est *exactement le contraire* qui se passe, et que c'est vous qui êtes le criminel qui détruit l'ordre naturel en intervenant dans la situation, celui qui est « autoritaire », « idéologique » ou « antidémocratique » en s'immisçant dans la situation. Vu de l'extérieur, il est clair qu'il faut intervenir pour protéger, appeler à l'aide ou, mieux encore, faire les deux, qu'il est temps d'agir, et pourtant, surtout si l'on est soi-même impliqué, on sera d'abord paralysé et désespéré par l'évidence. Jusqu'à ce que quelque chose fasse tilt. C'est une métaphore de la *politique* dans un état d'ambiguïté : les deux situations – une famille clairement abusive et des crimes politiques évidents – sont tout aussi difficiles à supporter, elles plongent dans le chagrin et l'impuissance les plus profonds, un dilemme entre la culpabilité d'agir et la culpabilité de ne rien faire, une fausse croyance dans les circonstances et la pression d'agir pour changer quelque chose, on se retrouve pris dans un réseau de demi-vérités et de déformations si absurdes qu'on a du mal à y croire. Dans la sphère privée, il faut à un moment donné se rendre compte que, face à la réalité horrible, le questionnement de soi ne profite qu'à l'auteur des faits.

En politique aussi, on est parfois confronté à une terrible évidence et on doit à un moment donné mettre de côté le doute légitime quant à savoir si l'on est du bon côté de l'histoire. Avec la crise écologique, dans laquelle des êtres humains rendent délibérément et consciemment la vie d'autres êtres humains infernale, laissant derrière eux une Terre désertique, détruite et inhabitable, menaçant la liberté, la patrie, la vie et le bonheur de milliards de personnes, cette situation tend à nouveau vers l'évidence, et même les plus forts s'effondrent sous le poids du chagrin. C'est peut-être pour cela qu'il nous est si agréable de rêver pour échapper à cette époque, de croire de manière illusoire aux classes supérieures responsables, de minimiser les dégâts ou, comme un accro aux machines à sous superstitieux, de parier sur le gain final miraculeux et magique des technologies, même si des technologies encore plus mortelles pourraient tout aussi bien voir le jour (seul le progrès politique est toujours bon). Si nous nous trouvons actuellement dans un scénario de réchauffement de 3,0 degrés, dans lequel 3 milliards de personnes risquent de voir leur foyer devenir inhabitable, où l'extinction des espèces menace l'existence même de l'humanité, où aucune politique ne semble pouvoir changer quoi que ce soit, la fuite directe et indirecte de la réalité est une commodité compréhensible mais erronée, l'intervention et la résistance, même contre le vent extrême de la pseudo-morale et l', les distorsions désormais courantes des rapports réels de pouvoir et de responsabilité, mais l'impératif de la nécessité.

Cet homme a reçu des lettres de médecins et des services de santé publique, il les a lues mais n'a rien fait. Il faut les examiner : les preuves scientifiques. Tout le monde peut les lire, et il n'est pas difficile de voir que les sciences, en raison de leur situation de concurrence mutuelle, révèlent une vérité claire, qu'une conspiration des scientifiques est impossible en raison de leur nombre ; il existe donc une vérité scientifique claire et sans ambiguïté, un îlot sûr dans la mer des demi-vérités et des tromperies sous le brouillard de l'infodivertissement. La conscience véritablement impartiale le sait et croit les sciences, plutôt que les politiciens qui ne comprennent rien à ce domaine et ne peuvent être considérés comme des autorités. En

soi, la question est claire et il n'est pas nécessaire *de* recourir à *la philosophie* pour y remédier d'une manière ou d'une autre.

Mais le monde est pourtant rempli d'idéologies philosophiques qui sapent la science, diffusées par la bourgeoisie cultivée, les journalistes, les médias. Pour savoir si l'on est soi-même le criminel ou si ce sont les forces en présence, il peut être utile de *commencer par* une analyse *épistémologique* des sciences, une analyse *de leurs prétentions*, même si la plupart des gens sont déjà convaincus par la simple confiance qu'ils accordent à la science, la question étant *en soi* claire. L'analyse épistémologique *soutient* la rencontre et la compréhension des résultats scientifiques, afin qu'ils ne soient pas nivelés et réprimés ; elle soutient ainsi également l'activité des organisations de protection de l'environnement, qui arrachent les gens au rêve de l'irresponsabilité et de l'aveuglement et les appellent à agir dans la situation réelle. Elle doit soutenir la rencontre avec la *vérité* (scientifique) sur laquelle Hallam (et aussi XR)²⁰ concentre une partie essentielle du mouvement environnementaliste du XXI^e siècle,²¹ et qu'il a déjà opposée, à l'instar de Badiou avec son platonisme, au relativisme (épistémologique ? politique ?) du postmodernisme.²² Malm a déjà accompli la tâche d'une *clarification épistémologique* de cette vérité scientifique dans les grandes lignes – dans une large polémique contre le postmodernisme, contre Latour et le néomaterialisme, mais encore avec des moyens flous et finalement circulaires – il reconnaît qu'une vision non matérialiste a un effet dépolitisant, mais ce n'est pas un argument *en faveur* d'une vision matérialiste de la recherche climatique.²³ Le volet théorique de la philosophie liminale tente de réaliser une telle analyse épistémologique à l'aide de la philosophie la plus moderne, celle d'Alain Badiou, qui se concentre sur *l'axiome métaontologique* selon lequel toute ontologie est mathématique et toute mathématique est ontologique, et d'en développer le reste de la science (en particulier la physique et la recherche climatique), comme Aristote l'a fait à partir de l'œuvre de Platon, et de ne pas la considérer uniquement comme une théorie pure, mais comme une révélation de la responsabilité et de la possibilité de la situation, de la responsabilité de l'humanité, c'est-à-dire des principes supérieurs des mathématiques/ontologie, qui indiquent leur statut ontologique/platonicien, jusqu'aux domaines spécifiques dérivés qui sont décisifs pour la recherche climatique, c'est-à-dire les équations différentielles et leurs moyens les plus avancés pour les comprendre (par exemple les différentiels, les modules D et les schémas D), puis vers les modèles climatiques, en tant que choses réelles dont il est question aujourd'hui, et qui ouvrent la responsabilité pour l'avenir, ainsi que pour le passé et la culpabilité. Comparez cela au passage des idées suprêmes aux choses dans l'allégorie de la caverne et de la ligne. Cela doit être exposé. C'est, je crois, la justification *la meilleure, la plus sûre et la plus complète* de la simple vérité que tout le monde connaît immédiatement, à savoir que les sciences disent la vérité, *montrent ce qui est*, ici concrètement la recherche climatique ; elles peuvent donc

²⁰ Je renvoie ici à <https://extinctionrebellion.de/wer-wir-sind/unsere-forderungen/>, où le premier principe est : dites la vérité.

²¹ Cf. Hallam, p. 13 : « Accepter la vérité est la première étape. Qu'est-ce que la « vérité » ? Nous devons commencer par ce qui est vrai. L'un des principaux problèmes que nous avons rencontrés avec le changement climatique et l'activisme environnemental est que les gens semblent rarement parler de la réalité empirique (c'est-à-dire des dernières découvertes scientifiques) et ne sont donc même pas conscients de la gravité de la situation. » Et puis, p. 56 : « Dire la vérité comme un acte révolutionnaire. Ce simple fait de dire la vérité permet à la Rébellion d'engager les médias dans un discours selon lequel ils agissent simplement de manière appropriée face à la même ignorance et au même déni qui ont conduit à la Seconde Guerre mondiale. En niant la réalité, nous sommes confrontés à un « apaisement climatique ». Cela signifie insister pour dire la vérité sans interruption pendant les interviews et insister pour donner le temps aux auditeurs d'assimiler l'impact émotionnel de la prise de conscience de l'étendue de la terrible corruption politique qui prétend « résoudre la crise climatique ». Une approche clé pour communiquer cette réalité consiste à recourir à des actions directes lorsque l'on s'adresse aux médias. »

²² Cf. « Dire la vérité n'est pas une chose vague ou abstraite. Cela ne doit pas nécessairement sombrer dans le gouffre sans fond du relativisme postmoderne. C'est un acte pragmatique et identifiable. Il s'agit de dire et d'agir selon la vérité que vous croyez être vraie à un moment donné, et d'exprimer toute cette vérité, qu'elle soit spirituelle, émotionnelle ou politique. Il s'agit de ne dire rien d'autre que cette vérité, sans crainte ni favoritisme. C'est le contraire de l'opportunisme, défini comme le fait de ne pas dire ce qui est vrai, mais ce que vous croyez susceptible d'aboutir au résultat souhaité : par exemple, l'avancement personnel, le progrès politique ou le fait d'éviter des conséquences négatives pour soi-même. » Sur <https://rogerhallam.com/truth-will-bring-down-the-empire/>, consulté le 26 juillet 2024.

²³ C'est ce qu'il écrit par exemple dans son livre *Progress of this Storm*, dès le début.

mieux défendre ce que tout le monde sait contre la sophistique et la pseudo-philosophie. Il va de soi qu'il existe *d'autres* voies philosophiques qui aboutissent au même résultat, à savoir la défense des sciences actuelles et donc la conscience impartiale qu'elles ont raison.

Cela était déjà clairement perceptible de manière sous-jacente chez les précurseurs de cette idée fondamentale : l'épistémologie change ici de signe, elle conduit certes, comme dans les cas traditionnels, au *pouvoir* et au dépassement de *la croyance* ou du *mythe* « post-factuel » et des occultations du centre politique – mais il ne s'agit plus d'un *bonheur* et d'une *liberté* abordables, ni d'une *bonne nouvelle*, mais surtout de la mise en évidence d'une *culpabilité* et d'une *responsabilité* auxquelles on préférerait échapper, c'est une *ἀνάμνησις* platonicienne de l'horreur. Oui, sortir de la caverne des ombres et des demi-vérités signifie pouvoir et responsabilité, et c'est pourquoi leur suppression est si agréable. L'épistémologie a cessé d'être une question théorique innocente, même si, rétrospectivement, on peut se demander si, compte tenu de tant de souffrances humaines, la découverte ou la suppression de la science et de la technologie a jamais été vraiment innocente. Toute suppression de la science, des faits et de la technologie signifie, indépendamment de l'aspect de la vérité, l'acceptation de souffrances humaines et inhumaines qui pourraient être évitées grâce à la connaissance et à la technologie.

Enfin, sur le *plan politique*, il convient d'aborder la question de l'action politique appropriée qui peut réellement s'opposer à ces actes criminels. Après mûre réflexion et un examen approfondi de l'histoire et des différents moyens disponibles, il apparaît que, dans les sociétés démocratiques, ce sont les organisations environnementales actuelles pratiquant la désobéissance civile, **Pol^{Sci}**, qui se trouvent dans cette situation difficile et désespérée et tentent d'y trouver une réponse.

C. Définition plus précise de l'aspect théorique / scientifique (Sci) :

11. Le manque de philosophie théorique réside dans l'impossibilité de classer, hiérarchiser ou comprendre les sciences, ce qui s'appelle la confusion (θαυμάζειν),²⁴ elle fait *partie* de la désorientation. Il faut distinguer cela du refus de percevoir des connaissances particulières et substantielles, qui se produit dans *l'mépris* (également appelé *quiétisme climatique* ; occultation et ignorance d'un certain savoir et de la responsabilité) ou de *l'égarement* (également appelé *négationnisme climatique*²⁵, rejet direct, généralement accompagné de la formation d'une théorie du complot explicative, d'une religion, d'un ésotérisme, d'un savoir apparent) ; cependant, la confusion peut soutenir le mépris et l'égarement ;²⁶ à l'inverse, une philosophie

²⁴ Depuis toujours, c'est-à-dire depuis Aristote, le concept d'*émerveillement* est celui par lequel la philosophie commence, pour ensuite le transformer en *connaissance* certaine, cf. Aristote, *Métaphysique*, traduit par Zekl p. 13 : « Car l'émerveillement [θαυμάζειν] était pour les hommes, aujourd'hui comme autrefois, le commencement de la philosophie [...]. Mais celui qui s'interroge et s'étonne sur une chose croit ne pas la connaître. [...] S'ils philosophaient donc pour échapper à l'ignorance, ils recherchaient manifestement la connaissance pour la connaissance, et non pour en tirer un quelconque profit. » *Nous* sommes aujourd'hui également confrontés à un événement qui suscite un émerveillement muet dû à l'ignorance, mais dans un sens négatif : nous sommes *confus*.

²⁵ Concernant les termes « climatosceptiques » et « climato-quiétistes », cf. *La bataille pour Gaïa*, Latour, p. 27.

²⁶ Pour Malm, à l'heure actuelle, l'activisme prime sur la théorie, et il a raison. Il ne reste plus qu'une tâche résiduelle à cette théorie : créer une clarté intellectuelle, c'est-à-dire pratiquer l'épistémologie, cf. *The Progress to this Storm*, p. 16 : « Aujourd'hui, la théorie ne semble pas être le sentiment le plus urgent, car la seule chose significative à faire actuellement est de tout abandonner et de mettre physiquement fin à la combustion des énergies fossiles, de dégonfler les pneus, de bloquer les pistes d'atterrissage, d'assiéger les plateformes, d'envahir les mines. [...] Tout a déjà été dit ; l'heure est venue de passer à la confrontation. Cet essai ne présente aucun argument pour freiner ces impulsions. Il est toutefois écrit dans la conviction que certaines théories peuvent clarifier la situation tandis que d'autres peuvent la brouiller. L'action reste mieux servie par des cartes conceptuelles qui délimitent avec une certaine précision les forces en collision, et non par des graphiques flous et une pensée nébuleuse, qui, comme nous le verrons, ne manquent pas. La théorie peut faire partie du problème. » De mon point de vue, une sorte de clarté de *conscience* devrait s'ajouter à la tâche de la philosophie, c'est-à-dire une élaboration des obstacles et des motivations

théorique (réussie) qui apporte *la clarté* (αθαυμασία) peut lever le mépris et l'aveuglement en accordant aux sciences une priorité inconditionnelle sur l'opinion, l'intuition ou la conspiration, ce que tout le monde sait de toute façon (tous ceux qui ont suivi une scolarité savent que la science révèle ce qui est), cela est simplement *souligné à nouveau* par l'épistémologie.

Le mépris et l'obscurantisme sont les deux principaux « poisons » contre lesquels la connaissance scientifique doit lutter. Mais *en* réalité, l'obscurantisme (négationnisme) – c'est-à-dire les théories du complot sur les climatologues, etc., et plus récemment sur la science en général – ne *peut* être éliminée, car ces personnes n'acceptent pas le minimum de pensée scientifique nécessaire à une critique raisonnable et rejettent même les recherches des historiens, car leur vision conspirationniste du monde leur permet de tout expliquer. Ils sont donc « irrécupérables », ou alors seulement au prix d'un effort considérable, qui doit plutôt être abordé sous l'angle psychologique. Ils reposent également davantage sur un sentiment – malheureusement parfois très justifié – de *méfiance* totale envers toutes les élites (politiques, scientifiques, artistiques, économiques, urbaines) que sur un ensemble réel de convictions. Cependant, le *mépris* et le *quiétisme* peuvent être « combattus » avec succès par l'épistémologie, à condition que celle-ci révèle les motifs psychologiques et irrationnels qui poussent à *ne pas* affronter la crise.

12. Face à la recherche climatique, nous sommes confrontés à une certaine *confusion*, car la science et l'opinion publique divergent, car il semble incroyable que la situation soit si grave et que personne ne fasse rien, et que nos gouvernements, nos médias, etc. nous bercent de manière si systématique dans une fausse sécurité. Cette confusion persiste de manière latente lorsque l'on est confronté à des sciences qui *ignorent* leurs propres découvertes, à savoir à l'aide d'un mécanisme ambivalent de déni, en détournant le regard de la source du danger, en supprimant effectivement la recherche climatique de l'horizon des attentes personnelles, familiales et politiques, collectives, ou en minimisant ouvertement ses avertissements, de sorte que chacun reste dans sa bulle identitaire, nationale ou même simplement familiale, et perde de vue l'ensemble. *L'irrationalité* de cette attitude structurellement réactionnaire de mépris est souvent *projetée* sur ceux qui la communiquent, c'est-à-dire la *politique de la science* (Pol^{Sci}) dans l'*écopolitique* actuelle. On peut en tirer certaines conclusions sur les affirmations étranges qui existent au sujet de l'*écopolitique* et de l'activisme climatique en particulier.

L'accusation selon laquelle l'écopolitique ferait du « alarmisme » juge l'action des défenseurs du climat à partir de l'émotion que suscitent leurs rapports. Cependant, la qualité de l'émotion provoquée ne remet pas en cause l'exactitude factuelle des informations exprimées. Seule une réfutation scientifique pourrait le faire. En réalité, ce ne sont pas les défenseurs du climat qui sont émotionnels et irrationnels, mais ceux qui n'écourent pas la science, mais leur intuition, le flot d'informations divertissantes et non pertinentes

pratiques possibles, ainsi que, finalement, l'élaboration d'une *raison pratique* pour justifier l'activisme, tant que nous n'avons pas de matérialisme historique.

Le concept de clarté, l'αθαυμασία, est un ancien concept de la philosophie matérialiste préplatonicienne de Démocrite et Leucippe qui désigne l'effet de la connaissance, c'est-à-dire dans leur cas que tout n'est composé que d'atomes et de matière insensés et impies. Nous nous appuyons ici sur ce concept, car la clarté mentale nécessaire à la compréhension de la crise écologique et à l'activisme repose précisément sur cette vision matérialiste. Le matérialisme, tel qu'on le trouve chez les atomistes, s'oppose à l'idéalisme, qui postule, à la place d'atomes et de molécules dépourvus de sens, des forces spirituelles impliquant une certaine sécurité et un certain réconfort, et qui était défendu par Aristote et Platon.

diffusées par les médias publics, privés et sociaux – c'est-à-dire ceux qui ignorent le problème ou qui sont climato-sceptiques. La science est toujours au-dessus de toute opinion, il n'y a pas de « débat » et ce n'est pas non plus une atteinte à la démocratie. Inviter un climatologue et un climatosceptique dans un talk-show en tant que porte-parole à égalité est une idéologie antiscientifique, irrationnelle et sophistique, petit symbole de la confusion.

L'opinion selon laquelle les défenseurs du climat seraient « apocalyptiques » implique, au sens littéral, qu'ils donnent à la situation une signification qu'ils dévoilent. Or, ils démontrent justement le contraire : qu'il n'y a rien qui nous protège, que nous ne sommes qu'un grain de poussière dans l'univers qui, par hasard, n'a pas été anéanti, à l'instar des nombreuses gouttes de pluie qui tombent du ciel et finiront par s'évaporer. Ceux qui donnent un « sens » à la situation sont ceux qui pensent qu'il existe quelque chose qui légitime le fait de considérer comme absurde toute nouvelle annonçant que notre fragile grain de poussière est menacé et que notre monde touche à sa fin. Ils supposent implicitement que notre monde est protégé par une force maternelle et se fient à leur intuition. Par conséquent, tous ceux qui disent que le monde pourrait prendre fin ont tort ! C'est ce qu'ils concluent implicitement. Là encore, seule une réfutation scientifique est valable. D'un point de vue scientifique, il est tout à fait naturel que le monde humain ou libéral-démocratique puisse prendre fin. Il en va de même pour la crise écologique, qui constitue la pire menace pour ce monde libéral-démocratique et les quelques acquis sociaux que nous avons arrachés aux travailleurs et dont nous avons toujours bénéficié.

Si les militants pour le climat sont présentés comme hystériques, sectaires et ridicules parce qu'ils annoncent la « fin du monde », comme s'ils étaient une sorte de secte (encore une projection de l'irrationnel), il faut leur opposer que la question climatique ne signifie pas en premier lieu l'extinction totale de toute vie humaine, mais plutôt un préjudice relativement quantifiable, prévisible et intentionnel pour une grande partie de la population mondiale, puis la destruction des habitats de plusieurs milliards de personnes à l'avenir, en particulier dans les pays du Sud, et enfin la mort de centaines de millions de personnes. Les réfugiés qui devront émigrer de ces régions vont manifestement submerger les démocraties occidentales, alors que les 10 millions de réfugiés syriens ont déjà provoqué l'émergence d'un parti d'extrême droite en Allemagne, ce qui semblait impensable depuis la Seconde Guerre mondiale. Ce qui prendra donc fin à coup sûr, à moins d'un freinage brutal de l'économie capitaliste à l'échelle mondiale, c'est la phase libérale et démocratique du capitalisme, qui est après tout le « monde » qui domine heureusement depuis deux siècles, après avoir vaincu, au prix de luttes acharnées, la noblesse et le clergé, et plus généralement le principe du pouvoir et du mensonge. Et à cet égard, il est indéniable que le monde touche à sa fin et que, face à cela, les mesures visant à éclairer la société démocratique ne peuvent en réalité jamais être assez radicales. Cependant, les conséquences de l'extinction des espèces provoquée par la société humaine, qui entre dans la ligue des cinq extinctions massives singulières de l'histoire de la Terre et dépasse complètement les prévisions, sont réellement catastrophiques et imprévisibles. Cela pourrait peut-être vraiment conduire à la fin de l'espèce humaine, même si cela est improbable.

À l'affirmation pseudo-intellectuelle selon laquelle il serait « positiviste » de se fier simplement aux sciences, il faut répondre que, d'un point de vue historique, la critique du positivisme et de la croyance en la science n'était en réalité justifiée que vis-à-vis des sciences humaines. La biologie, l'histoire, la psychologie, l'ethnologie, la médecine sont des exemples d'exploitation idéologique de l'autorité de la science, comme en témoigne la biologie raciale. Mais la physique et les sciences conservatrices qui s'y rattachent, telles que la chimie, la géologie, la climatologie, l'astronomie, etc., qui ne font que décrire la matière morte et déterministe, n'ont jamais été « idéologiques » en ce sens qu'elles transformaient des objectifs politiques en concepts scientifiques. D'ailleurs, le marxisme a toujours défendu cette opinion : il faut critiquer les sciences humaines en tant que chevaux de Troie de l'idéologie bourgeoise, mais la physique doit toujours être pleinement reconnue comme une science,²⁷ même si les marxistes autoproclamés éclairés d'aujourd'hui ont apparemment abandonné ce principe face à la crise climatique. Rejeter et remettre en question la physique et les sciences strictement empiriques qui y sont liées était en fait une caractéristique des sociétés religieuses médiévales. On peut comparer cela à Galilée et à ses recherches sur les lunes de Jupiter, qui ne convenaient pas à l'Église catholique car elles menaçaient sa vision du monde et son pouvoir politique.

L'idée selon laquelle la représentation et la diffusion des connaissances scientifiques seraient élitistes et arrogantes, que ceux qui se réfèrent à la science se considèrent irrationnellement comme supérieurs, est également une projection. Car en réalité, la science consiste en une « humble » soumission aux faits, à ce que des collections fastidieuses d'expériences et de calculs ont permis de rassembler, un travail collectif et celui d'experts formés qui se critiquent et se surveillent mutuellement, qui ont toujours considéré que le monde n'était pas adapté aux fins, aux idées et aux concepts humains, et qu'il devait donc être exploré progressivement et prudemment. , ceux qui écoutent leur instinct, leur opinion et leur intuition personnelle sont élitistes, mégalomanes et arrogants, même s'ils constituent la grande majorité. Ils partent du principe qu'ils ont en eux une sorte de source naturelle de vérité, comme s'ils avaient été choisis par l'univers pour être en harmonie avec lui. Mais nous n'appartenons pas à ce monde que nous avons créé et exploité industriellement, nos instincts évolutionnaires ne sont que le fruit du hasard – surtout pour l'époque lointaine où nous parcourions encore la savane africaine et chassions ensemble les animaux jusqu'à la mort. Et même là, un argument scientifique aurait raison contre toute intuition. L'incrédulité face à la crise est un égocentrisme et un anthropocentrisme auxquels la science, plutôt matérialiste, s'est toujours opposée. Par principe, la science génère des « blessures narcissiques » à l'égocentrisme humain, avec la vision copernicienne du monde, le darwinisme et, plus récemment, le changement climatique comme exemples les plus évidents où il est devenu clair que le monde n'est pas fait pour notre vie et nos besoins.

13. Postulat : en ce qui concerne la théorie, il faut dire que la crise écologique est principalement reconnaissable grâce à la science a) des mathématiques / ontologie b)

²⁷ Comme critique marxiste des sciences humaines, on peut citer par exemple Horkheimer dans *Crépuscule*, cf. p. 426 dans l'aphorisme « Mensonge et sciences humaines », ou p. 442 dans l'aphorisme « Affects mal vus ».

physique / recherche climatique, et *secondairement* c) de la biologie d) de l'économie et e) du matérialisme historique. La philosophie théorique de la philosophie liminale, qui est séparée de la science et lui est subordonnée, la légitime et la systématise, elle s'appuie sur la philosophie théorique de Badiou. Elle peut dissiper la confusion, et donc le mépris de la science et l'égarement général ; elle ne fera que laisser s'exprimer naturellement la tendance à la transition vers les sciences auxquelles elle est subordonnée. On peut supposer que la confusion théorique à laquelle sont confrontées de nombreuses personnes est une confusion voulue de manière pré-consciente afin de dissimuler les résultats des sciences et la responsabilité et la culpabilité qui en découlent devant soi-même et sa propre conscience. La partie théorique de la philosophie liminale consiste à imposer cet effet de la philosophie contre la philosophie antagoniste, la tendance à la confusion et à la perplexité qui obscurcit notre époque et se retrouve dans la situation actuelle ; en bref, à attaquer les théories de la connaissance *antiscientifiques* (ou anti-éclairées).

14. Dans cette *reconnaissance*, il convient notamment de contredire les philosophes écologiques qui s'intéressent à la philosophie de la vie ou qui s'en rapprochent, qui font aujourd'hui leur retour et s'inspirent souvent, sur le fond, de la philosophie *de l'écologie profonde* des éco-activistes, qu'ils exploitent toutefois à outrance et transforment en une idéologie antiscientifique. On peut citer à cet égard Latour et Morton, qui sont souvent considérés comme des philosophes « verts », voire comme des « stars », et qui sont parfois très présents parmi les militants pour le climat. D'une part, ils reconnaissent la recherche climatique et les autres sciences écologiques, ce qui est *objectivement* correct. Mais d'un point de vue *épistémologique*, ils érodent tout cela.²⁸ Ils nient la connaissabilité par des objections subjectivistes, détruisent l'idée que les sciences connaissent et maîtrisent l'être en soi, et tentent *d'aggraver* la confusion par des arguments philosophiques. Ceux qui pensent que la crise climatique est certes reconnaissable, mais que les choses elles-mêmes ont une « agency », c'est-à-dire les néomaterialistes, vont dans le même sens. Ils ne nient pas la crise, mais affirment que seul l'homme, par ses décisions, la provoque délibérément, ou la relativisent (et mystifient ainsi probablement le capital qui agit automatiquement et ses effets désormais géologiques). Toutes ces épistémologies sont idéologiques et antiscientifiques (ou anti-éclairées). Elles sont produites par l'université, où elles sont considérées comme la norme ou la principale source d'information sur la crise écologique, et obscurcissent ainsi la vision de la bourgeoisie cultivée, mais aussi des journalistes, des militants et de la population.

Nous ne comprenons pas encore tout à fait pourquoi les défenseurs du climat et les personnes intéressées par l'écologie ont tendance à recourir à des ontologies irrationalistes, alors que c'est précisément leur confiance dans la science qui les a amenés à cette prise de conscience. Il semble que leur confiance dans la science elle-même soit en train de s'effondrer. On peut toutefois soupçonner que cette attitude leur permet de reconnaître la crise écologique tout en dépolitisant la situation, de sorte qu'ils reculent devant les conséquences politiques à l'encontre des dirigeants qui, depuis 50 ans, étaient au courant de tout cela et ont délibérément accepté ces dommages. En d'autres termes, une vision éclairée et scientifique de la crise serait tout simplement trop terrible et

²⁸ L'affirmation selon laquelle Latour, comme Morton, torpille systématiquement sur le plan épistémologique la reconnaissance du changement climatique devrait être justifiée en détail ici. La justification se trouve dans le livre attendu *Das Kapitalozän denken (Penser le Capitalocène)*. Jusqu'ici, il suffit de renvoyer à Malm qui, dans *The Progress of this Storm*, procède à une analyse critique des deux, en particulier de Latour.

exigerait par conséquent une rupture trop importante avec le système. Il s'agit ici de retourner la confiance que les défenseurs du climat ont en la science contre l'idéologie épistémologique irrationnelle dans laquelle ils tombent parfois eux-mêmes.

15. Les objections des philosophes contemporains s'attaquent cependant à la quasi-totalité de la tradition philosophique et à ses *anciennes épistémologies, pour la plupart dualistes*. Ces « anciennes » épistémologies, contre lesquelles s'élèvent les philosophes de la vie, constituent l'ensemble de la métaphysique ontothéologique et réificatrice de Platon, Descartes, Leibniz, Kant et Hegel, qui a toujours donné la priorité à la science sur l'opinion, et sont pour la plupart dualistes. Descartes et sa doctrine de la *res extensa* font particulièrement l'objet de leurs attaques. Leur critique est globalement légitime, en particulier si l'on se réfère à la critique de l'ontothéologie par Heidegger ; c'est pourquoi la perceptibilité de la crise dans son ensemble semble à *juste titre* discutable, et donc aussi la responsabilité. Même si les sciences pensent reconnaître la crise, la philosophie semble affirmer que nous sommes en réalité confrontés à une énigme surhumaine et que nous sommes inévitablement *confus*.
16. L'épistémologie / métaontologie / philosophie théorique de Badiou s'oppose directement à celle de Heidegger et à sa *proximité poétique*.²⁹ Heidegger est cependant le précurseur le plus important des penseurs « verts » de la philosophie de la vie d'aujourd'hui, qui nient la reconnaissabilité et recherchent également une proximité poétique avec la nature.³⁰ La critique de Badiou à l'égard de Heidegger peut donc s'appliquer aux philosophes de la vie d'aujourd'hui, et donc aux différents penseurs « verts » de la crise écologique, qui soulignent partout et constamment que nous ne comprenons pas la nature ou que nous ne la maîtrisons pas, contredisant ainsi à la fois la nature de la science et la nature politique de la crise.
17. La reconnaissabilité de la crise est donc garantie face aux objections subjectivistes de ces philosophes de la vie et « philosophes verts » par le fait que *l'épistémologie / métaontologie / philosophie théorique de Badiou* est valable par rapport à ces projets. Selon elle, la science découle d'une *décision* axiomatique sur une thèse qui est indécidable, générique. Elle légitime ainsi la reconnaissance de l'être en soi, c'est-à-dire une théorie matérialiste de la connaissance à la manière de Lénine et d'Althusser. Cependant, l'épistémologie n'est pas une justification ultime, mais seulement une justification locale. L'Être et l'Événement³¹ peut ainsi rétablir les sciences en tant qu'instance autonome qui ne peut être dominée par la philosophie. Il faut donc faire confiance aux sciences qui s'axiomatisent elles-mêmes, se soumettre à elles (et non l'inverse, soumettre les sciences à la philosophie), elles ont une *priorité* inconditionnelle sur l'opinion, même si elles ne peuvent être justifiées de manière

²⁹ Le fait que l'ouvrage de Badiou *Sein und das Ereignis 1* soit principalement dirigé contre Heidegger ne se mesure pas seulement au fait que son introduction commence par l'affirmation selon laquelle Heidegger est le dernier philosophe pouvant être universellement reconnu, cf. *ibid.*, p. 15, mais aussi par le fait que Heidegger est systématiquement considéré comme l'orientation « poétique » à laquelle il s'oppose directement avec son « orientation soustractive », cf. *ibid.* à partir de la p. 143 ; mais aussi au *Manifeste pour la philosophie*, dans lequel, à partir de la p. 35, le heideggérianisme est développé comme un « lieu commun » parce que la modernité échoue selon Hegel.

³⁰ Le fait que Morton soit proche de Heidegger est facile à justifier par ses propres déclarations, cf. Timothy Morton : *Hyperobjects*, Minneapolis 2013, p. 22 et suivantes. Il en va autrement pour Latour, qui se distancie explicitement de Heidegger, cf. Bruno Latour : *Nous n'avons jamais été modernes* [1991], Francfort-sur-le-Main 2008, p. 87 et suivantes. Ici aussi, il serait nécessaire d'étayer cette affirmation de manière détaillée, pour laquelle je renvoie à l'ouvrage à paraître « *Penser le Capitalocene*. »

³¹ Dans le concept de Badiou tiré de *L'Être et l'Événement 1*, les événements, les sujets et les vérités n'existent qu'au niveau *local*, et non absolu, cf. *ibid.*, p. 202 : « Il est donc essentiel de retenir que la définition des lieux d'événements est *locale*, tandis que la définition des situations naturelles est *globale*. » Et plus loin, p. 205 : « Un événement est toujours localisable. », ainsi qu'à la p. 439 : « J'appelle *sujet* toute configuration locale d'une procédure générique sur laquelle se fonde une vérité. » Cf. également *L'Immanence des vérités*, p. 13 : « En d'autres termes, sauver la vérité en tant que catégorie et légitimer le fait qu'une vérité puisse être : 1. Complètement absolue et pourtant une construction locale [...] »

ultime – et le platonisme est restauré au moyen de l'ontologie décisionnelle (ontologie prohairetique), puis, à partir de *l'immanence des vérités*, il assume une « force » différente des vérités.

18. L'épistémologie de Badiou ne permet dans un premier temps de légitimer que les mathématiques et l'ontologie (à travers la doctrine de l'être dans *L'Être et l'Événement 1*), puis la doctrine des apparences (à travers la doctrine de l'apparence dans *Logiques des mondes*), puis la physique et la recherche climatique. En se référant à Althusser, puis à Marx, on peut également garantir la connaissabilité des autres sciences mentionnées (sciences humaines, biologie, économie, matérialisme historique), la *science de la politique*, **Sci^{PoI}**. Cela correspond approximativement à un classement décroissant de leur évidence scientifique, de leur clarté et de leur certitude, les mathématiques étant le modèle de toutes les autres.

Le recours à l'épistémologie marxiste-matérialiste pour justifier la recherche climatique semble discutable, car les marxistes d'aujourd'hui, y compris Badiou lui-même, sont volontiers convaincus qu'ils peuvent ignorer la recherche climatique.³² Le fait qu'ils ne souhaitent pas appliquer la dernière conséquence de leurs théories scientifiques, à savoir la légitimation de la recherche climatique, nous semble également étrange – et s'explique sans doute par des raisons politiques, puisqu'ils veulent s'en tenir à leurs projets de socialisme réel, qui ont été absolument catastrophiques sur le plan écologique. Il s'agit ici de retourner les épistémologies des marxistes contre eux-mêmes. La physique, la chimie, la géologie et la recherche climatique sont des sciences à part entière, et tout le reste n'est que balivernes anti-éclairées.

19. En croisant les sciences mentionnées – recherche climatique, économie et matérialisme historique –, on peut découvrir d'autres faits qui découlent de la combinaison de ces branches du savoir. Elles permettent par exemple de situer épistémologiquement des théories économiques et écologiques qui pourraient peut-être servir à évaluer le cadre d'action politique à l'avenir. *Ensemble, elles donnent une vision du scénario dans lequel nous nous trouvons, qui rend actuellement probable un réchauffement climatique de 3,1 degrés, voire plus, et donc la destruction du foyer de milliards de personnes au cours des 50 prochaines années, principalement dans les pays du Sud, bien sûr.* Dans la situation actuelle, nous devons *tout* envisager à partir de ce **scénario** scientifiquement prévisible, c'est *l'ens realissimum*, il faut le considérer comme le taux d'incidence pendant la crise du coronavirus. Il se compose de différentes **voies** possibles pour façonner l'avenir et résulte lui-même du fait que, depuis 1990, certaines **voies** ont été *délibérément* empruntées dans la politique de la Terre. Il en résulte une distorsion directe entre la politique et la géologie, le climat actuel et futur, et la vitalité, la misère et la destruction des formes d'existence humaine qui en découlent sur différents continents et à différentes époques sont devenues un enjeu politique et doivent être considérées comme telles. (Postulat de la thèse 13 rempli).

³² Badiou explique par exemple dans *Philosophie et l'événement*, p. 44: « Notez déjà que, en ce qui concerne un éventuel réchauffement climatique, aucune démonstration n'est établie. La propagande écologique concernant des prévisions évolutives qui portent sur un demi-siècle et fait comme si une catastrophe allait se produire dans un an. [...] On peut s'attendre sans doute à des mouvements de population. Il y en a eu suffisamment d'autres et l'humanité a enduré des choses infiniment plus graves et plus radicales que celles qui nous sont annoncées. [...] Je pense que l'on a affaire, avec l'écologisme, à un millénarisme. Je ne cherche pas à nier le réchauffement climatique (n'étant pas expert du climat), ni la nécessité d'introduire une discipline dans nos comportements. [...] L'idéologie prend ici une forme que l'on connaît très bien, celle du millénarisme, la croyance en une grande catastrophe finale. [...] Cette idéologie crée un état d'esprit à la fois terrorisé et impuissant. Or, rien n'est plus avantageux pour le pouvoir qu'un mélange de peur et d'impuissance. » Cf. *Philosophie et l'événement*, p. 44. Ce qui est typique, c'est le mélange simultané de déni, de minimisation, de reconnaissance, de transposition dans le religieux et l'absurde, puis de paranoïa manifeste, comme on le connaît aussi chez les négationnistes du coronavirus et les théoriciens du complot.

20. La question de la perceptibilité de la crise permet 1) de développer pleinement l'histoire de la science et de la philosophie théorique, de Platon à Badiou, en passant par Heidegger et ses disciples, comme un point bas local, et 2) de mener à une *fin positive* et rédemptrice dans notre époque, sous la forme du côté théorique, épistémologique ou méta-ontologique de *L'Être et l'Événement 1-3*. Ils constituent le *côté objectif* de la philosophie théorique, combinant l'histoire de la philosophie et la théorie axiomatique des ensembles. La construction progressive de ces positions philosophiques de la justification scientifique, de Platon à Badiou, permet de distinguer différents degrés d'éclaircissement de la situation théorique, des phases de développement de la science, de la technique et de la philosophie théorique, qui appréhende d'abord le fini, puis l'infini et les relations qui y règnent, permettant ainsi à l'humanité de maîtriser et de comprendre la nature. Cette évolution est *épique*, car elle retrace à travers l'histoire jusqu'à aujourd'hui la prise de conscience scientifique collective de l'humanité, la lutte contre les mythes, l'irrationalité, l'ambiguïté, l'obscurité, le chaos théorique, la confusion et l'émerveillement inutile, la peur infondée et la fausse confiance, et nomme les dangers d'une rechute. L'homme prend de plus en plus conscience de sa situation accidentelle dans un monde copernicien, puis darwinien, puis climatique, et devient de plus en plus petit. L'individu reste exclu de ce triomphe épique de la raison et de la vérité scientifique, il est secondaire en tant que partie intégrante du *monde des ombres* errant et épris d'opinions, un élément à surmonter.

Je vais aborder progressivement les « étapes » suivantes de la méditation théorique :

- A. *Platon et Aristote, pour fonder la **science finie**, qui ne permet toutefois de concevoir que la mécanique céleste géocentrique, les mathématiques et la géométrie finitistes et la biologie statique et non évolutionnaire, et qui a ainsi donné une base scientifique aux sociétés agraires de l'époque. La science finie donne lieu à une « vision finitiste du monde » et est historiquement liée à une vision géocentrique du monde, à l'idée d'une nature unifiée et harmonieuse qui évolue par cycles. La science finie est intuitive de la même manière que la vision finitiste du monde ; on « glisse » vers le finitisme, de sorte que tout dans la nature semble cyclique, inépuisable et indestructible, c'est comme si la « tentation du fini », qui existe selon Badiou, s'exprimait aujourd'hui.³³ Le finitisme implicite et explicite est une forme de déni du changement climatique. Le finitisme est également une forme d'anthropocentrisme.*
- B. *Le tournant moderne dans la perception du monde et la primauté du sensuel par Hobbes et Berkeley. L'idée d'un tout naturel significatif est ainsi remise en question : la nature semble plus fragile, plus étrangère, plus inhumaine et plus absurde, mais tout reste dans les paramètres du fini, de sorte qu'il est impossible de calculer des phénomènes plus complexes et des relations de culpabilité. Vous êtes à l'aube d'un nouvel esprit scientifique.*
- C. *Descartes, Leibniz, Wolff, Spinoza, Newton pour fonder la **science infinie**, et avec elle le calcul infinitésimal, toute la physique des forces et des différentiels, la thermodynamique, la mécanique statistique, la théorie de l'évolution, la science historique, c'est-à-dire tout ce dont nous avons besoin*

³³ Cf. *L'Être et l'Événement 1*, p. 170 : « L'homme est cet être qui préfère se représenter dans la finitude, dont la mort est le signe, plutôt que de se savoir complètement encerclé et imprégné par l'omniprésence de l'infini. »

pour comprendre la crise et qui a en même temps rendu possible la technologie industrielle. Nous savons aujourd'hui que cela supposait l'acceptation de l'axiome de l'infini. La science infinie est en corrélation avec la vision infinitiste du monde, selon laquelle l'univers est infiniment grand, durable et intrinsèquement diversifié, et se trouve dans un processus d'amélioration continue, et la Terre n'est qu'une étincelle qui disparaît dans l'infini. C'est précisément cette vision du monde qui sous-tend Leibniz et Newton. Il existe également une variante matérialiste de cette vision du monde, telle que développée par Holbach, qui reconnaît certes la structure et le caractère processuel infinis, mais qui, comme Hobbes, ne connaît pas non plus de tout significatif, et qui se rapproche davantage de la vision matérialiste du monde de Badiou. Spinoza se situe, comme à bien des égards, quelque part entre la métaphysique et le matérialisme, et a inspiré jusqu'à aujourd'hui la philosophie écologique.

Avec Holbach et Spinoza, on a en fait déjà atteint le point de développement philosophique suffisant pour comprendre pleinement la recherche climatique. Il est essentiel d'avoir ces positions en « réserve », car si les autres voies échouent, il reste toujours ce « point de repli ». Le problème de ce matérialisme moderne est qu'il ne peut être affirmé que de manière dogmatique, c'est-à-dire qu'il oppose une affirmation correcte à une contre-affirmation (idéaliste). On pourrait donc tout aussi bien devenir finitiste, idéaliste, etc. et ainsi remettre en cause les sciences. Comparez cette justification avec l'approche de Malm.

- D. Kant et Hegel, afin de transformer la science de l'infini en une vision idéaliste et corrélationniste qui la dévalorise en même temps en la réduisant à une simple apparence et la relègue derrière la chose en soi, où la primauté de la liberté humaine et du droit civil peut être dissimulée. L'idéalisme transcendantal et ses successeurs sont une sorte de restriction de la pensée scientifique visant à empêcher Holbach et d'autres formes similaires de matérialisme. Les points de vue constructivistes et postmodernistes leur ressemblent souvent. Le kantisme, avec Descartes, dans sa forme brute, est l'idéologie fondamentale latente derrière les sociétés libérales. Tout n'est qu'apparence, et la vérité « derrière » est la liberté humaine. En substance, cela consiste à exploiter l'insondabilité de l'infini pour garantir les relations bourgeoises d'échange, les relations entre les personnes et, surtout, les relations de dette et de domination.*
- E. Heidegger, et la destruction de la science telle qu'elle existait jusqu'à présent, la fétichisation de la désorientation, la confusion et la remise en question du monde – avec Harman, Morton, Latour, Bennett, les néomaterialistes et les nouvelles philosophes de la vie, les philosophes idéologiquement « verts ». Ils constituent le danger ultime pour la rencontre avec la vérité, ils sont la pensée anti-écologique qui sévit dans les universités et se fait passer pour écologique.*
- F. L'ontologie mathématisée de Badiou, qui rouvre la possibilité **de fonder localement la science de l'infini**, et ce par des décisions sur des axiomes indécidables de cardinaux grands. Elle « sauve » la science et le matérialisme de Heidegger, l'être de l'existence, la clarté de la confusion, sans tomber dans une nouvelle métaphysique, et elle réfute également le*

constructivisme de la philosophie transcendantale et des postmodernes, dans ce cas par le biais du « forcing » de Cohen. Elle permet en outre de décrire, à l'aide de la théorie des catégories, l'interaction fonctionnelle de différentes structures mathématiques, comme cela se produit dans la formation d'algèbres et d'ensembles à partir de représentations géométriques. Il en découle le fondement de l'analyse et de la géométrie algébrique.

*F.0 Tout d'abord, afin de déterminer la position relative des mathématiques, de l'ontologie et du ZFC, il convient d'examiner la **méta-mathématique**, à la suite de la « crise des fondements » au début du XXe siècle. Le formalisme, le logicisme/physicalisme et l'intuitionnisme ont été développés comme des thèses idéalistes, mais le formalisme de Hilbert (qui postulait une sorte d'existence de Dieu) a été renforcé par le théorème de complétude de Gödel, puis réfuté par le théorème d'incomplétude de Gödel. Par la suite, la vision métaphysique positive du monde, l'idéalisme transcendantal, mais aussi le formalisme sont devenus des positions intenable, seuls le matérialisme kénien, le physicalisme et l'intuitionnisme sont restés comme positions possibles. Première élimination de la métaphysique.*

*F.1 Dans L'Être et le Evenement 1, l'ontologie la plus fondamentale du monde est désormais développée dans la **théorie des ensembles**, plus précisément dans le ZFC, et enfin, le forcing est présenté comme méthode de preuve. Cela expose l'intuitionnisme d', le constructivisme, l'idéalisme des phénoménologues et des postmodernes comme une restriction arbitraire des mathématiques. Dans le même temps, les fondements de l'analyse et donc des équations différentielles (partielles et ordinaires) sont devenus clairs. Ils « existent » en tant que conséquences des axiomes de la théorie des ensembles, qui n'est désormais plus constructiviste. La taille du continuum peut être définie arbitrairement, par exemple sur ω_1 , ce qui est particulièrement pratique pour l'analyse non-standard. Les arguments de Malm sont ainsi plus clairement étayés.*

*F.2 Dans l'immanence des vérités / L'Être et l'Événement 3, Heidegger et le physicalisme sont réfutés de manière plus claire, car il apparaît ici que la définition d'axiomes n'est pas seulement arbitraire, mais que ceux des **grands cardinaux** se rapprochent de plus en plus de l'« absolu » V, même s'ils n'existent pas dans le monde physique, selon le principe du « maximalisme ontologique ». Ils représentent une échelle qui permet à la fois d'« expliquer » et de réfuter la métaphysique positive de la philosophie dogmatique antérieure. Il n'y a pas de substances absolues, mais seulement des échelles de structures qui ne peuvent se justifier elles-mêmes. Ainsi, le matérialisme kénos de la théorie des ensembles, qui est une sorte de platonisme sans Dieu, est pleinement développé. Il y a des raisons de supposer que tous les grands cardinaux existent, car toute contestation de ceux-ci rend le monde arbitraire et réduit le champ des possibilités, ainsi que toutes les structures mathématiques qui en découlent, c'est-à-dire l'univers gigantesque des ensembles.*

Les mathématiques ont la priorité dans la réalité, la physique n'est qu'un rien insignifiant dans l'espace des possibilités absolues d'infinités incommensurables connues des mathématiciens. Et ces mathématiques des mathématiciens humains ne sont qu'une goutte dans l'océan de ce qui n'a pas encore été découvert par l'esprit humain en matière de structures mathématiques, et qui, en fin de compte, ne sera presque jamais découvert en raison de la finitude de l'être humain. Même si l'univers tout entier devenait un cerveau surhumain, « presque tout » ce qui concerne les objets mathématiques resterait hors de portée, bien qu'ils doivent néanmoins exister en vertu de nos preuves. Même un univers infini doté d'un cerveau infini échouerait face à des formes supérieures. Les mathématiques montrent la matière keno elle-même, l'être ; la physique montre sa concrétisation aléatoire dans notre univers. Elle est probablement le décentrage le plus prononcé de l'être humain qui existe.

Il ne faut pas se bercer d'illusions en pensant que les ensembles sont comme les idées de Platon. Ils partagent certes leur intemporalité et leur absence d'espace, mais ils correspondent plutôt à ce que les prédicats accomplissent. Elles ressemblent à des collectifs d'individus purs « existant en soi » qui, du moins lorsqu'il s'agit de quantités pures, sont constitués de rien, sont une pure extension et correspondent, dans leurs potentialisations, à l'autoréflexion du sujet dans le temps, mais n'en découlent pas, rendant au contraire cette réflexion possible.

*F.3 Selon Badiou, les logiques des mondes décrivent la théorie des apparences à l'aide de **la théorie des catégories**, un fondement alternatif des mathématiques. Nous allons ici nous en servir comme point de départ pour mathématiser la philosophie transcendantale, plus précisément l'analyse transcendantale, et décrire le passage d'objets mathématiques à d'autres, en particulier d'espaces topologiques à des ensembles ou à l'algèbre, c'est-à-dire des relations fonctionnelles, comme des « morphismes logiques » ou des foncteurs de changement de base. Trois définitions de faisceaux doivent être développées : 1. les faisceaux sur un espace topologique / une algèbre de Heyting complète / un poset, 2. les faisceaux sur une petite catégorie quelconque au moyen de la topologie de Grothendieck, et 3. les faisceaux selon la topologie de Lawvere-Tierney, qui fonctionne également sur des catégories localement petites, c'est-à-dire aussi sur **des classes**, et qui est la plus générale. Cela permet enfin d'obtenir des variétés différentiables avec lesquelles Deleuze opère, tout comme la physique moderne (et, avec un peu de générosité, Spinoza). La géométrie algébrique et la topologie sont ce qui se rapproche le plus, en mathématiques, d'une théorie « transcendantale » de la connaissance et d'une théorie générale de la nature – le transfert de l'intuition au concept et inversement à l'aide de schémas. Enfin, la théorie des difféités montre comment la géométrie algébrique est transférable aux équations différentielles (partielles et ordinaires) et à leurs ensembles de solutions. Des concepts tels que l'espace de phase et autres concepts similaires renvoient aux chemins des modèles climatiques. Leur*

extension aux modules D et aux schémas D conclut la question. Cela montre ainsi quels outils les scientifiques utilisent réellement lorsqu'ils modélisent et calculent à l'avance la réalité empirique : ils utilisent des foncteurs, des schémas et des difféités. Le forçage dans le topos de Grothendieck selon Lawvere et Tierney et le théorème du point fixe de Lawvere concluent l'étude. Ils montrent que la vérité « apparaît » avant d'être réellement présente et confirment la suspicion que la crise des fondements a une base commune dans la même figure.

F.4 Le fondement de la physique, puis de la recherche climatique, est la dernière pierre angulaire. Il faut d'abord présupposer certaines qualités. La physique décrit alors un monde particulier qui n'est que potentiel dans le cadre des mathématiques ; dans l'ensemble, on peut supposer une structure régulière, lisse et représentative, à l'instar des mathématiques qui, depuis Gödel, misent inconsciemment sur la cohérence des systèmes formels et n'ont jamais été déçues (c'est pourquoi Hume a raison et Meillassoux tort avec son occasionnalisme). Tout ce qui est déterminant pour la crise climatique est déjà inclus dans Newton, sa mécanique, la thermodynamique, la physique des rayonnements et la mécanique des fluides permettent d'accéder à la recherche climatique, mais les bases mathématiques n'étaient pas encore claires jusqu'à Weierstrass, puis Cantor, Gödel et Cohen. La recherche climatique est la dernière composante, la plus proche de la vie, de la raison scientifique humaine qui n'appartient pas encore aux sciences humaines, car elle calcule de manière toujours plus précise le monde habité par l'homme, que l'homme domine par son industrie et dans lequel s'inscrivent toutes les actions politiques et sociales. Les équations de Navier-Stokes en mécanique des fluides sont un exemple de la recherche climatique et de ses équations différentielles :

$$\rho \left(\frac{\partial \vec{v}}{\partial t} + (\vec{v} * \nabla) \right) = -\nabla p + (\mu \Delta \vec{v}) + (\lambda + \mu) \nabla (\nabla \cdot \vec{v}) + \vec{f}$$

Les **scénarios et les voies** de la recherche climatique qui émergent sous forme d'intégrales ou de solutions aux équations différentielles des sciences naturelles sont l'expression la plus claire de notre réalité intrinsèque et de nos choix sociaux. Au fil du temps, le lien entre la recherche climatique et les voies empruntées par la politique révèle une traînée de destruction, une destruction délibérée et insensée, qui montre l'ampleur de l'échec de notre société. En même temps, cette science démontre que cette connaissance de la Terre, associée à une volonté démocratique commune, pourrait offrir un mode de vie juste, heureux et prospère à tous les 7 milliards d'êtres humains et aux autres espèces de la Terre. Elle montre la réalité matérielle criminelle et une possibilité matérielle heureuse en contraste avec le jeu politique des forces des 35 dernières années, du futur et du présent comme point moteur de la décision. Il s'agit ici de tout ce qui a jamais compté pour l'humanité, car toute la vie humaine et ses fondements se trouvaient dans ce monde calculé par les modèles climatiques et sont désormais éminemment menacés, voire détruits. Le jeu des forces politiques est (très

grossièrement) celui entre la coopération et l'isolement, qui se booléanise en fonction de ces perspectives.

21. La prise de conscience des faits liés à la crise peut également être décrite *de manière phénoménologique* à l'aide du modèle de Badiou, comme une expérience spécifique de la conscience du XXI^e siècle, dans laquelle elle se réveille du sommeil du déni, la folie et la confusion, et se trouve confrontée à la situation actuelle en ce qui concerne son être, sa vérité ou sa factualité – elle constate dans quel **scénario** elle s'est retrouvée, dans quel scénario elle a été *plongée*, quel monde l'a frappée, quelle génération elle est, quel être elle doit être et quelle *clarté* lui apparaît. Cela correspond à ce qui se passe lorsque l'on découvre pour la première fois les études scientifiques sur la crise (par exemple à travers des articles, des journaux, des militants pour le climat, des barrages routiers) et que l'on intériorise vraiment ce que cela signifie, sans s'arrêter avant, puis que l'on s'interroge intérieurement sur le plan épistémologique jusqu'à se soumettre à la science extra-philosophique, comme l'exige la théorie matérialiste de la connaissance selon Badiou. Cette expérience n'est pas *épique*, mais *romanesque (au sens éducatif)*, car elle s'adresse à l'individu qui, d'abord pris dans le monde illusoire et obscur du quotidien fait de consommation, de carrière, soucis quotidiens, de publicité et d'infodivertissement, puis fait l'expérience d'une ascension dans le monde des vérités scientifiques de l', grâce à laquelle il entre en contact avec *le monde voué à la destruction*, comprend la situation humaine dans son ensemble sur Terre, la connexion universelle du monde matériel, comment tous sont liés dans une complexité matérielle infinie – il devient un sujet scientifique. *L'éducation* au sens de la παιδεία de Platon, la sortie de la caverne des ombres, est à nouveau traversée pour le XXI^e siècle, désormais sous le signe d'un matérialisme mathématique grossier de la théorie des ensembles, de l'élégance des équations différentielles et des exploits impressionnants de la pensée humaine que sont les modèles climatiques.
22. Les écomarxistes éclairés tels que Malm peuvent suivre cette voie vers la philosophie théorique (quoique avec des moyens moins sophistiqués) jusqu'à la reconnaissance scientifique de la crise, tout comme³⁴ et probablement tous les autres naturalistes, matérialistes et positivistes de la philosophie analytique, les philosophes de la vie, les « verts », mais aussi les écophilosophes tels que Latour, Harman, Morton, Bennett, car ils s'en tiennent de facto à Heidegger et à la fausse confusion. La situation actuelle leur reste donc inaccessible en ce qui concerne leur être ou la science, et ce au moyen d'une idéologie philosophique et antiscientifique. Ils voient des énigmes, de la confusion et de l'impuissance là où il n'y en a pas. Leur fonction est donc d'offrir un moyen idéologique pour *sortir* de la situation en confrontation avec la crise. L'écophilosophie de nombreux activistes, tels que Naess, Lovelock ou Macy, se situe *entre* les marxistes matérialistes et l'écophilosophie idéologique de Latour et Morton, car elle s'en tient encore à une conception forte de la vérité, vit la conscience de la crise, tout en conservant des idées métaphysiques telles que Gaïa, etc.
23. L'intervention de la philosophie liminale dans ce domaine permet de confirmer que les éco-philosophes universitaires vedettes Latour, Bennett et Morton, même s'ils peuvent être classés dans le camp « vert », sont en réalité plus proches des négationnistes théoriques et des quietistes des relations scientifiques, qui appartiennent au camp « fossile » et aux processus politiques anti-scientifiques, et que

³⁴ À ce sujet, il convient notamment de se référer à son ouvrage concis intitulé *The Progress of this Storm*, dans lequel il critique les différentes idéologies épistémologiques – telles que le constructivisme, le nouveau matérialisme et l'hybridisme – et revient à une vision matérialiste qui correspond à la conception marxiste du monde.

les épistémologies marxistes d'Althusser et de Badiou sont en réalité plus proches de la reconnaissance de la compréhensibilité scientifique de la crise écologique ; et ce, même si la plupart des marxistes ne veulent pas s'intéresser à la recherche climatique et que les épistémologies inspirées de la philosophie de la vie prennent la recherche climatique très au sérieux. Il faut ici envisager un déplacement du discours théorique qui prépare une connexion entre les deux discours et les deux mouvements politiques. Il faut démasquer l'idéologie épistémologique afin de parvenir à une véritable prise de conscience de la responsabilité et de l'horreur.

On pourrait également dire que la philosophie liminale se sert de la recherche climatique du mouvement environnementaliste pour s'opposer à la philosophie « écologique » et philosophique de la vie de Latour, Morton et Cie, et d'utiliser à l'inverse l'épistémologie des marxistes et des matérialistes pour résister à leur ignorance délibérée et négligente des découvertes scientifiques de la recherche climatique. La philosophie écologique et l'ignorance de la recherche climatique vont de pair après ce changement, tout comme la théorie matérialiste de la connaissance et la recherche climatique. La confusion qui entoure les deux peut ainsi être levée et, en même temps, le côté théorique des deux mouvements peut être fusionné.

24. La science montre *clairement* le lien chaotique et infiniment complexe du système climatique terrestre, dans lequel la biosphère, la géologie, l'atmosphère et l'océanographie interagissent depuis des décennies et des siècles, un flux ou une danse insensée d'une complexité et d'une interaction infinies, du plus petit au plus grand et vice versa, où chaque petit changement peut avoir des effets considérables. *L'effet* d'une compréhension impartiale de ce phénomène, mais aussi de la philosophie théorique, est d'exposer la crise écologique comme un dommage délibérément accepté, et donc comme un crime ou une guerre, menée à des degrés divers par certains sujets et subie à des degrés divers par d'autres, parce que ces derniers l'acceptent afin de s'imposer sur le plan national ou économique, de sorte que l'analogie avec la Première Guerre mondiale est évidente. La différence réside toutefois dans le fait qu'il est beaucoup plus facile de nier cette culpabilité et, par là même, de protéger intellectuellement les responsables et leurs systèmes politiques, mettant ainsi en danger les victimes, trop discrètes, parfois encore futures et donc totalement sans défense. Dans l'ensemble, la crise est celle de la perception générale, cohérente et *sociale* de la vision scientifique et éclairée du monde, et non celle de la science et des Lumières elles-mêmes – c'est là le premier niveau de compréhension claire de la situation, qui peut être opposé aux idéologues de la philosophie de vie pseudo-verte, aux marxistes aveugles au climat, au quiétisme et à l'égarement. En dessous, il y a le fait que tout le monde le sait au fond, mais veut le nier. La question à laquelle il faut maintenant répondre de manière beaucoup plus précise est de savoir pourquoi cela se produit exactement.

L'idée selon laquelle la crise climatique serait une catastrophe naturelle n'est pas moins mythologique que celle d'un dieu vengeur et jaloux qui s'acharne désormais contre l'humanité pécheresse, ou même que la nature aurait développé une « capacité d'action » et punirait désormais les humains. Elle sous-entend que la catastrophe n'est pas réellement due aux actions humaines. C'est également ce que suggère le terme « anthropocène », qui attribue à tort la responsabilité à la nature humaine, à la civilisation ou à la technologie. L'image du Titanic heurtant l'iceberg alors que le danger était prévisible est

beaucoup plus pertinente, notamment parce qu'elle met en évidence le problème social suivant : les pauvres meurent de froid et les riches peuvent se sauver, mais tout le monde est néfaste pour tout le monde, car « tout le monde est dans le même bateau ». Mais cela aussi est trompeur. En fait, nous savons tout cela depuis 50 ans, nous avons accepté cette situation en toute connaissance de cause – il s'agit d'une intention délibérée, et non d'une imprudence dans la construction d'un nouveau navire. Et la raison n'est pas une entreprise commune comme la traversée de l'Atlantique, mais une concurrence chaotique et insensée entre États, entreprises et systèmes, qui dégénère en guerre et dans laquelle les êtres humains sont le « matériel » dont ils acceptent le massacre. C'est pourquoi cela ressemble à la Première Guerre mondiale, et l'image serait plus appropriée que le monde soit composé de nombreux Titanic qui veulent se percuter mutuellement sur la mer glacée, car la classe supérieure pense que cette opération lui confère un minuscule avantage sur les autres navires et que tout le monde le fait de toute façon, acceptant ainsi la mort et la misère de leur population et d'autres populations à l'avenir. Le problème de l'accessibilité épistémologique est décisif : dans une « identification à l'agresseur », nous avons trop tendance à ignorer que la classe supérieure responsable de la catastrophe est aux commandes chez nous, en déclarant que le panorama des navires nationaux qui s'entrechoquent est une réunion pacifique qui, malheureusement, est frappée par des icebergs (reconnaissance de la crise, déni de son origine anthropique) – ou nous ignorons même ces icebergs ainsi que les différences sociales entre les navires (mépris du climat/quietisme), car après tout, tout n'est pas si grave. Enfin, il reste la possibilité de considérer les militants pour le climat et les scientifiques comme faisant partie d'une vaste conspiration (délire) et, par conséquent, d'attaquer la vérité scientifique dans son ensemble.

Le résultat de la raison théorique peut être résumé de manière provocante, à l'opposé de la philosophie classique, écologique et « verte », par une formule aussi simple que percutante : *ce qui est, on peut le savoir ; ce qu'on peut savoir, on peut aussi le maîtriser*. Cela ne veut pas dire que tout ce qui existe peut être connu (car il existe par exemple des choses indémonstrables / indécidables et inconstructibles en mathématiques) et que tout ce que l'on sait est également maîtrisé (car il existe des choses immuables, fondamentalement inaccessibles à la technologie humaine, comme les étoiles situées à des années-lumière au-delà de ce que la technologie des fusées peut atteindre), et encore moins que l'on *doit* maîtriser ce que l'on *peut* maîtriser. Mais la connaissance ouvre la *possibilité* du domaine de la maîtrise et de la responsabilité. Depuis les années 1990 au plus tard, notre savoir s'étend aux effets et aux causes de la crise écologique dans son impact causal mondial, qui touche *tout le monde*, mais qui provient de l'action humaine, en particulier des nations industrialisées, et qui est donc *responsable* de cette catastrophe imminente. Tous ceux qui, à cette époque, avaient de l'influence, de l'argent, une éducation ou autre, sont impliqués ; et même ceux qui en avaient moins ont une responsabilité abstraite, celle de ne pas avoir destitué leur classe supérieure avec détermination. « Maîtriser » semble péjoratif et peu écologique. Mais nier la « maîtrise » de la nature reviendrait à contester la responsabilité de la société scientifique et industrielle. Le matérialisme est la seule façon de comprendre cela, car il enseigne que le monde est changeant jusque dans sa composition la plus profonde, qu'il peut être dominé (ce qui ne signifie pas qu'il *doit* être dominé et changé). Et le matérialisme

kénos, c'est-à-dire l'idée que les mathématiques en fournissent la base, est la meilleure voie vers ce matérialisme (même si elle semble paradoxale).

En science, la compréhension de la matière englobe tout, la philosophie théorique s'y subordonne, elle permet seulement de percevoir la science de manière appropriée, c'est-à-dire matérialiste et éclairée : comme l'expression de ce qui est. L'effet du côté théorique de la philosophie liminale ou de l'épistémologie de la philosophie liminale est de faire éclater la sphère des médias, du monde dans lequel nous vivons et des œillères, c'est-à-dire des fragments personnels de la réalité, afin d'exposer le monde comme *un monde*, comme le fait Badiou lui-même en appliquant son pensée politique comme un axiome.³⁵ La classe supérieure des 50 dernières années nous a amenés à ce point. En raison du lien coupable entre tous les êtres humains sur Terre, le lien entre leurs actions criminelles, il existe pour l'avenir *un* récit global et *un* universel humain qui est bafoué par les responsables de la catastrophe et qui appelle à agir immédiatement et à transformer radicalement la situation. Tous les récits, qui ont des milliers de débuts dans de nombreuses cultures et familles, convergent d'abord négativement vers une fin commune *possible*, la mort de tous. Mais ce récit n'a pas encore de *véritable* fin, il n'a qu'un *début* multiple a) dans la domination technique de l'homme sur la nature depuis le début de son histoire et de ses civilisations avancées, accompagnée des mathématiques, de l'astronomie et d'autres sciences naturelles similaires b) dans l'industrialisation et le capitalisme, accompagnés de la combustion du carbone depuis 1800, qui s'est propagée sans retenue et a transformé ce processus en un cercle vicieux qui, comme une réaction en chaîne, ne pouvait plus être freiné, ainsi que c) dans la prise de conscience du changement climatique au cours du XXe siècle, c'est-à-dire au plus tard depuis 1990, marquant le début de la destruction *délibérée* de la vie humaine par les classes supérieures mondiales ; tout en niant ces sciences par les médias, les universités, le monde culturel d) puis avec la destruction ou le salut comme ultime possibilité. Ce scénario est très concret, il est à l'opposé de la peur et de la confusion informes dans lesquelles se trouvent tant de personnes, précisément parce que cette peur et cette confusion informes empêchent justement d'affronter cette situation très concrète. Mais nous ne connaissons pas encore les *détails* de cette histoire, ni les *moyens* possibles. La destruction semble avoir pour cause les propriétaires des moyens de production, car ils détenaient le pouvoir à cette époque – c'est ce que doit révéler l'analyse politique. Jusqu'ici, il *n'y a que la colère légitime* contre les élites et leur destruction *délibérée* et consciente de la vie des autres, voire des plus faibles.

Avant de passer à la méditation politique proprement dite, il convient de faire une distinction claire – contre le *positivisme juridique*. À première vue, cette mesure semble inutile, car le positivisme juridique est une tradition de pensée révolue, mais les *débats publics* montrent trop souvent que ceux qui ont bien compris *l'aspect théorique* du problème, qui voient où tout cela mène, savent depuis des décennies et que la classe supérieure l'a accepté sciemment et délibérément, provoquant ainsi une situation de type génocide – se raidissent soudainement sur le *positivisme juridique* et, dans cette mesure, interrompent d'emblée la réflexion sur ce qu'est un système politique raisonnable et sur la question de savoir s'ils vivent eux-mêmes dans un système politique raisonnable. *La loyauté envers la Constitution, la démocratie et l'État de droit* sont brandis comme des slogans, mais aucun de ces mots n'a de valeur a priori, ni n'implique en soi la nécessité de reconnaître les États et les lois positifs existants qui se désignent ainsi.

³⁵ Nous trouvons « *l'axiome d'un monde unique* » dans l'essai de Badiou sur Sarkozy, « Que signifie le nom Sarkozy ? », à la page 56 et suivantes. C'est ce que la droite refuse tout simplement de reconnaître. Dans la réflexion *qui nous occupe ici*, cette approche n'est toutefois pas simplement un axiome que la politique doit se fixer, mais un axiome qui est directement *suggéré* par la science, à savoir la recherche climatique.

Les positivistes juridiques disent par exemple : ne faut-il pas reconnaître que la « majorité démocratique » ne veut tout simplement pas aller plus loin avec ces mesures perturbatrices de transformation écologique ? Ne risque-t-on pas la barbarie et l'arbitraire en doutant de la démocratie et de l'État de droit, fondements de la civilisation ? Ils mettent ainsi en garde contre le fait d'aller plus loin et de continuer à poser des questions. Ils trouvent déjà les questions suspectes. Mais peut-être que la critique et les questions anti-positivistes sont inhérentes à ces structures élémentaires dans lesquelles beaucoup d'entre nous ont la chance de vivre, qu'elles sont même présumées, car la démocratie présuppose une pensée indépendante et critique : Est-il *vraiment* démocratique que les Berlinoises votent pour atteindre la neutralité climatique d'ici 2030, alors qu'en Inde et en Irak, un « non » contribuerait à rendre des villes, puis des régions entières, inhabitables, alors que ces populations *n'ont jamais voté* à ce sujet ? Oui, en y regardant de plus près, nous verrons que ni la démocratie ni l'État de droit ne sont produits par les structures existantes dans les conditions modifiées de la connaissance de la crise climatique, même si celles-ci prétendent toujours être démocratiques et respectueuses de l'État de droit. Il faut les juger à l'aune de leurs propres prétentions, comme le fait volontiers le mouvement pour le climat. Si la « démocratie », l'« État de droit » et la « Constitution » doivent être plus que ce qu'ils prétendent être et accomplir, alors, dans le contexte d'une destruction totale et délibérée, il faut passer à une *question politique* fondamentale : le système politique existant est-il juste et que peut-on en tirer ? et oui, bien sûr, du point de vue du système politique existant, cela n'est absolument pas « démocratique », « conforme à la Constitution » ou « conforme à l'État de droit ». Symboliquement, ils disent qu'il ne faut pas « raisonner » sur de telles choses, pour reprendre une expression du XVIII^e siècle, où les citoyens étaient avant tout des sujets et devaient être obéissants.

Le positivisme juridique, qui neutralise d'emblée de telles réflexions et considère que la démocratie est ce qui se prend pour la démocratie, la loi ce qui est la loi, la constitution ce qui est la constitution, est au fond une *idéologie apolitique de sujets*, il occulte complètement le fait que les lois, les constitutions, etc. ne viennent pas seulement d'en haut, offertes *au peuple allemand* au datif, mais qu'elles sont activées par les citoyens qui vivent parmi elles. Le *citoyen* actif et véritablement démocratique voit qu'il est possible de faire autrement, et il voit aussi qu'il faut parfois éliminer les structures qui échouent à répondre à leurs exigences. Même s'il a peut-être été tenu à l'écart des biens éducatifs, le citoyen actif utilisera sa *raison* pour décider de ce qui est une bonne ou une mauvaise politique, et il évaluera les structures existantes selon sa raison et celle d'autres personnes, qui se basent sur des thèses scientifiques sur l'état du monde. Déjà dans *l'autocritique* ou la *critique immanente* de l'exigence démocratique et égalitaire, c'est la raison démocratique qui agit et non l'obéissance autoritaire. Il se peut que le résultat de cette réflexion aboutisse à laisser la politique telle qu'elle est, car il n'y a pas d'autre option. Il se peut qu'il faille au contraire exiger la mise en place d'un autre ordre. Peut-être se trouve-t-on entre les deux. La réflexion doit être ouverte au résultat et accepter les deux possibilités comme un risque. Dans tous les cas, il faut sortir du positivisme juridique. Ainsi, la culpabilité des élites et la colère légitime à leur égard depuis 35 ans, depuis l'existence des IPCC et donc de leurs actions délibérément destructrices, sont pleinement révélées.

Passons donc à la politique.

D. Définition plus précise de l'aspect pratique / politique (Pol)

25. Postulat : en ce qui concerne *la pratique*, il faut dire que les formes politiques courantes qui existent ou qui sont proposées pour résoudre la crise climatique ne fonctionnent pas, mais ne font que reproduire d'anciennes solutions, *comme* récemment le modèle politique de Badiou. Il s'agit de décrire ces différents modèles politiques et formes de gouvernement, même s'ils sont erronés, et d'exposer précisément cette thèse qui ne semble audacieuse qu'à première vue.
26. Le monde actuel est principalement caractérisé par des processus politiques *infinis* et *pleines* qui ne visent pas un état final stable, mais une augmentation constante, forcée, myope et incontrôlable des forces productives. Ils correspondent à *la domination politique des riches, des puissants et des éduqués*, c'est-à-dire des bourgeois. Ces structures dépassent les individus qui occupent ces positions de riches, d'éduqués, de personnalités politiques respectées et de titulaires de postes ; leur responsabilité individuelle est clairement subordonnée à la *fonction* et à *la structure* de ces relations supra-individuelles. Cette domination se manifeste à la fois dans la tendance des bourgeois à revendiquer, en vertu de leur fortune, de leur éducation et de leur pouvoir, le droit de déterminer la politique, et dans la tendance à leur accorder ce droit de diriger depuis la base ; enfin, dans le fait que tous aspirent à monter dans cette ligue supérieure ou à s'y soumettre. Tous veulent être soit des citoyens fortunés, éduqués ou politiques, soit célèbres et influents de manière comparable, ou bien pensent que ceux qui sont au sommet le sont à juste titre parce qu'ils sont plus travailleurs, plus intelligents, meilleurs, et s'identifient donc à eux.

Ce point désamorce immédiatement la colère envers les élites. Elles sont certes personnellement responsables, mais ce point est totalement accessoire face à la force destructrice des structures, qui n'agissent qu'à travers leurs corps et leurs visages. Scholz, Obama, Merkel, Poutine, Xi, les parlementaires, les administrateurs, les dirigeants syndicaux, mais aussi les dirigeants des entreprises de l'industrie des moteurs à combustion fossile, toute l'élite économique restante, puis l'élite universitaire, celle du monde culturel... Tous sont avant tout les exécutants d'une logique impersonnelle qui se cache derrière eux. La colère contre les élites est un élément compréhensible, mais finalement peu utile dans l'exposé de la situation. Cette structure envahit toutes les pensées et tous les sentiments de nos sociétés, comme en témoignent tant la volonté directe d'ascension sociale que l'abandon de celle-ci au profit de la soumission aux élites, parce que celles-ci sont prétendument plus intelligentes et plus compétentes.

27. Les processus infinis peuvent être divisés en a) dictatures bourgeoises, b) États libéraux, et, de manière particulièrement prononcée, c) formes mixtes entre libéralisme et autoritarisme selon le modèle de l'État de Hegel, qui permet différentes modifications, c'est-à-dire des variations quant à la domination hégémonique et déterminante. Ces structures prévalent presque partout dans le monde, des États-Unis à la Russie, en passant par la Chine, la Corée du Nord, Cuba, l'Afrique et l'Amérique du Sud.

La « dictature bourgeoise » désigne une forme de domination directe qui, dans l'intérêt de l'ensemble et pour résoudre les conflits, ne laisse aucune marge de manœuvre libérale et prend des décisions autoritaires. L'objectif de ces dictatures est généralement la sécurité, le développement économique et la

prospérité. Un exemple typique serait la période impériale bonapartiste française, la plupart des dictatures militaires, le régime d'Atatürk, les formes autocratiques et corrompues de dégénérescence des États socialistes, le capitalisme d'État et des États comme Singapour, le Vietnam ou la Chine. Le putinisme est similaire, et le trumpisme semble également vouloir le mettre en œuvre. L'État libéral est un régime bourgeois plus modéré, qui laisse une marge de manœuvre en matière de liberté afin de maximiser la prospérité de l'ensemble et de résoudre les conflits internes, et qui se contente de protéger les citoyens les uns des autres – l'État veilleur de nuit, dont les États-Unis seraient un exemple paradigmatique. Les formes mixtes sont la règle générale, comme en France, en Allemagne, au Japon et en Corée. Les fractions du capital adoptent différentes positions dans ce spectre, en fonction de la forme de domination qui leur est temporairement la plus profitable.

Actuellement, la crise écologique entraîne une transition des formes politiques libérales et néolibérales vers des formes plus autoritaires, qui s'accompagne d'une résistance considérable de la part des citoyens libéraux. Il s'agit d'une lutte entre deux factions de la domination bourgeoise temporairement opposées, parallèle aux luttes géopolitiques. Cette lutte entre capitalistes libéraux et étatistes ne correspond pas nécessairement à celle entre le capital « vert » et le capital « fossile ». D'une manière générale, cette transformation est une sorte de tentative de sauvetage de la domination bourgeoise, qui prépare une sorte d'économie de guerre mieux armée contre les flux migratoires incontrôlables et les catastrophes environnementales que le néolibéralisme mondialisé, chaotique mais à forte croissance. L'objectif est de créer des cloisonnements géopolitiques entre les pays riches et le Sud, ravagé par les catastrophes environnementales et la pauvreté.

28. Les manifestations les plus importantes de ce monde de l'infini absolu sont a) l'existence des États-nations, b) le libéralisme, l'autoritarisme et les formes mixtes en tant que structures politiques, c) la propriété privée et l'individualisme, la famille élargie, la famille nucléaire ou sa fragmentation en formes encore plus petites comme point de référence de l'action et de la pensée. Dans le monde de l'infini, tout est pensé à partir du *moi*, de sa vie pleine de sens, réussie et autodéterminée, comme le personnage principal d'un film, plus rarement dans le sens de la famille, qui est alors aussi un personnage principal contre les autres. Cette situation n'est toutefois pas une décadence, mais l'effet et le symptôme du monde libéral, de son système juridique et de ses conceptions morales, qui se renforcent dans les films, les livres et les biens culturels. Ceux qui ne pensent pas ainsi à la première personne sont punis, deviennent des perdants. D'autres se soumettent de manière idéalisée à d'autres, le plus souvent à leur chef, et s'élèvent ainsi indirectement s'ils ne sont pas assez « parfaits ». C'est pourquoi tout le monde aime regarder des drames sur des familles riches ou cultivées, tout le monde peut s'identifier à elles. Le droit international façonne la nation et les relations internationales de la même manière. C'est un monde rempli d'individus perdus, solitaires et libres. Mais *l'existence du monde infini* est le résultat de la politique totale de l'infini, qui s'est imposée face aux autres politiques et continue de s'imposer.

L'existence des États-nations est probablement le plus grand problème, car un gouvernement mondial unifié pourrait rapidement faire respecter l'interdiction des facteurs environnementaux nocifs. Mais comme un tel gouvernement

pourrait vraisemblablement mettre fin au capitalisme, on peut supposer que les factions capitalistes voudront empêcher un tel changement à tout prix. Les États-nations et l'économie privée sont indissociables. C'est donc à nouveau la structure politique qui est en cause. Elle est la crise politique.

29. Ces processus politiques interminables et complexes déterminent l'imaginaire dominant quant à la manière de résoudre la crise, mais ils en sont non seulement incapables dans les faits, mais ils en sont aussi les véritables responsables. Une *transition* vers une technologie temporairement verte n'abolirait pas le principe de concurrence entre les individus singularisés et les États-nations, ce qui garantit que de nouvelles technologies dangereuses sont constamment mises sur le marché, sans tenir compte de leurs effets irresponsables, et que l'énergie bon marché et le non-respect des normes environnementales constituent un avantage économique par rapport aux autres.³⁶ Une fixation sur le CO2 et l'industrie fossile, comme le suggère parfois *Malm*, occulte la profondeur du problème, qui va au-delà de la simple variante de l'approvisionnement énergétique. La crise climatique n'est que l'expression extrême de la crise écologique qui découle du monde infini et de ses aspirations isolées et monadiques.
30. Les processus infinis s'opposent aux processus politiques *finis*. Cependant, ces derniers sont encore moins aptes à résoudre la crise et ne correspondent pas non plus à la volonté d'ascension sociale et de prospérité de la population en général. De plus, ils basculeraient rapidement dans l'infini. L'État de Platon et celui de Rousseau peuvent être considérés comme des modèles à cet égard.³⁷ Ils fixent comme objectif la stase et la subsistance. Les défenseurs du climat réclament souvent de tels modèles politiques finitistes lorsqu'ils concrétisent leurs idées sur ce qui devrait se passer après le changement.³⁸ Mais ces modèles sont également répandus parmi les mouvements traditionalistes et fascistes, comme celui de Dugin. L'idée de base est que les États doivent rester fermés, finis et rigides, c'est le *traditionalisme*.
31. Outre les processus infinis pleins, il existe également des processus infinis *vides*, qui sont « vides » parce qu'ils sont ou doivent être égalitaires et démocratiques. Ceux-ci correspondent aux syndicats, à l'internationalisme et aux processus socialistes tels qu'ils ont été initialement envisagés par Babeuf et Blaqui,³⁹ puis plus tard par Feuerbach et Marx sous l'égide de la Commune de Paris. Ils correspondent aux

³⁶ L'obsession de Malm pour le CO2 transparaît dans l'ensemble de son œuvre : les autres problèmes écologiques découlant du capitalisme et d'autres formes de société industrielle sont à peine abordés. La place centrale accordée au problème du CO2 est clairement visible lorsqu'il exagère le début de l'industrie fossile en le qualifiant de « péché originel », cf. *The Progress of this Storm*, p. 20. Cette fixation sur un seul problème, associée à une ignorance de l'extinction des espèces et des autres effets destructeurs sur l'environnement des sociétés industrielles actuelles, permet à Malm de trouver particulièrement facilement le chemin vers le marxisme classique et l'économie planifiée. Mais si le problème est *multiple*, s'il est clair que les sociétés industrielles ne sont pas uniquement enclines à ce seul problème, il devrait être *encore* plus évident qu'une construction autoritaire et centralisée de l'État sur le modèle du socialisme réel serait tout simplement imprudente. Car elle devrait faire face à de multiples effets secondaires inattendus de ses propres technologies.

³⁷ Le fait que Rousseau n'anticipe qu'un État fini dans son *contrat social* démocratique et souverain peut être vu à la page 76 et suivantes, où il souligne que l'État doit être aussi petit et clair que possible, qu'il doit avoir *une taille appropriée*, ce qui n'est pas sans rappeler les réflexions de Platon et d'Aristote. Comparez à ce sujet Aristote, *Politique*, p. 1265a 12f., où, comme sur de nombreux autres points, la question politique centrale est celle de la « juste mesure », c'est-à-dire du nombre de personnes, de terres et d'autres éléments qui doivent appartenir à un État.

³⁸ Le « finitisme » se retrouve en principe dans tous les idéaux socio-économiques qui souhaitent mettre fin à la croissance, afin que tout reste dans *des limites* finies et harmonieuses. Mais ce vœu pieux est tout simplement impossible dans les conditions du capitalisme, et il se transformerait d'ailleurs directement en capitalisme.

³⁹ Le programme socialiste de Babeuf – probablement le tout premier – est reproduit dans « Babeuf et la conspiration pour l'égalité » de Ph. Bounarroti, à partir de la page 180. Blanqui, le grand révolutionnaire français du XIXe siècle, était un peu plus vague dans ses déclarations sur ses objectifs, mais lui aussi mettait l'accent sur l'égalité, le socialisme et le communisme, cf. par exemple Auguste Blanqui, *Textes choisis*, p. 106, traduction libre : « Le socialisme est l'étincelle électrique qui traverse et secoue les peuples. Ce n'est que sous l'effet du souffle brûlant de ces doctrines, qui sont aujourd'hui la terreur des intrigants et, espérons-le, bientôt la tombe de l'égoïsme, qu'ils sont mis en mouvement et enflammés. Les directeurs d'école tant maudits sont finalement les premiers révolutionnaires, en tant que diffuseurs de ces idées puissantes qui ont le privilège d'enthousiasmer le peuple et de le jeter dans la tempête. Ne vous y trompez pas : le socialisme, c'est la révolution. Elle n'est que là. Abolissez le socialisme, la flamme du peuple s'éteindra, le silence et les ténèbres s'abattront sur toute l'Europe. »

revendications de nombreux défenseurs radicaux du climat, comme la proposition de Hallam d'un conseil social révolutionnaire,⁴⁰ , et pourraient apparemment enrayer la crise grâce à une démocratisation radicale, à l'égalité et à une sensibilisation simultanée à la crise ; c'est là tout le bien-fondé de ces aspirations. L'alliance politique entre les deux est évidente si l'on se soumet à la tendance générale et que l'on réfléchit à celle-ci jusqu'au bout. Cependant, de nombreux écologistes rejettent cette décision et souhaitent se concentrer entièrement sur la nécessité de changer la technologie et d'arrêter la destruction des moyens de subsistance, bien que le changement technique produise constamment des entités imprévisibles, aussi bien utiles que nuisibles. Mais ici se pose la question de savoir comment cela est possible, alors que la destruction de l'environnement résulte précisément de la concurrence capitaliste entre les individus et les États-nations.

Une tendance générale des mouvements de résistance dans le monde bourgeois à adopter un caractère radicalement démocratique et égalitaire, probablement due aux rapports de production qui échouent précisément à cet égard, peut être considérée comme la raison pour laquelle les mouvements ouvriers et écologistes formulent une telle revendication. Le modèle politique qu'ils envisagent n'est pas faux, mais constituerait en fait une « solution » à la crise écologique, car il permettrait de mettre fin à la concurrence et à l'utilisation incontrôlée de la technologie.

Le problème commence là où il s'agit réellement de concrétiser cette égalité formelle dans une alliance actuelle entre les mouvements. Mais il convient de rappeler que les sujets opprimés des mouvements verts et rouges sont les mêmes : les ouvriers, les employés, les bergers et les agriculteurs, les cueilleurs et les chasseurs de la Terre. Seuls les militants sont différents : les militants écologistes et les syndicalistes professionnels et bénévoles doivent s'unir, mais ils restent différents tant qu'ils poursuivent des objectifs locaux. Tant qu'ils font des concessions et pensent à petite échelle, les syndicalistes veulent avant tout sauver des emplois, tandis que les écologistes veulent rendre les vols et les produits de luxe plus chers afin qu'ils deviennent inabordable pour les travailleurs. S'ils pensent de manière radicale et sans compromis, ils aboutissent toutefois aux mêmes revendications, à savoir une appropriation mondiale des moyens de production pour assurer le bien-être général à long terme. De nos jours, un mouvement politique est tout simplement naïf s'il ne tient pas compte, à travers la recherche climatique, de la marge de manœuvre future et des menaces à venir ; à l'inverse, un mouvement environnementaliste est élitiste et déconnecté s'il ne fait pas de politique pour les travailleurs et les agriculteurs et ne coopère donc pas avec eux.

Le fait que ces deux forces soient alliées implique également que les forces typiques qui éloignent les gens du travail syndical – telles que l'idéologie de

⁴⁰ Cf. Hallam, Roger, *Common Sense for the 21. Century*, p. 10 : « Nous devons sauver le concept de révolution d'une idéologie politique de gauche rigide et renouer avec une tradition plus ouverte et populaire du XIX^e siècle qui exige que nous en ayons assez de la corruption et des abus de pouvoir flagrants. Le problème réside dans l'État et sa mainmise par la classe des entreprises. [...] Cela nous amène à la conclusion grave que la probabilité d'organiser une révolution politique pour éliminer la classe politique corrompue a plus de chances (même si elles sont faibles/indéterminées) de réussir que la classe politique ne réagisse efficacement à la crise climatique (aucune chance, comme le prouvent les 30 dernières années). Nous avons enfin compris : le système corrompu va tous nous tuer si nous ne nous révoltons pas. C'est là le point méta-stratégique central de cette brochure. » Et puis, p. 22 : « L'Assemblée nationale des citoyens deviendra le nouvel organe directeur du Royaume-Uni et s'occupera de la crise climatique. Elle prendra des décisions sur les points suivants : • Législation visant à transformer l'économie et la société pour répondre à l'urgence climatique et écologique existentielle. • Autres législations sociales qui suivent la volonté de l'assemblée plutôt que celle de l'ancienne classe politique. • Élaboration d'un nouvel accord constitutionnel qui crée une véritable démocratie participative adaptée au XXI^e siècle. »

l'ascension sociale, du succès mérité et de la propriété – doivent être considérées comme un facteur nuisible pour le climat, tout comme, à l'inverse, le mépris, l'aveuglement, la confusion face au changement climatique, l'attachement à des technologies nuisibles, doit être considéré comme une idéologie nuisible aux travailleurs et aux syndicats.

32. Les processus infinis, qui sont vides, ont été recherchés au cours de l'histoire par différents moyens autoritaires, qui aboutissent souvent à des processus autoritaires et donc infinis, ou débouchent d'eux-mêmes sur des formes de domination autoritaires. L'anarchisme a fait la bonne prédiction à cet égard. Le renversement d'une « dictature du prolétariat » en une nouvelle forme de gouvernement autoritaire, le plus souvent une dictature bourgeoise, peut être qualifié de problème de *l' e rouge de la bourgeoisie*.⁴¹ Cela s'est révélé de manière très claire dans l'expérience du socialisme réel au XXe siècle. C'est ce que les néo-léninistes d'aujourd'hui, comme Malm (qui exagèrent l'analogie entre la crise écologique et la Première Guerre mondiale ou argumentent de manière analogue), ne prennent pas encore en compte, et que les paléo-léninistes ne comprennent pas du tout. Hallam ne voit pas non plus le problème, ou ne veut pas voir que ses conseils sociaux peuvent basculer dans l'autoritarisme – tout comme les militants qui tentent de les mettre en place.
33. Le modèle politique de Badiou, tiré du maoïsme, prévoit que la difficulté de la bourgeoisie rouge sera progressivement résolue par des types d'infinité toujours plus élevés et continus ; ce processus est celui de 68 ou de la Révolution culturelle, dans lequel on passe d'une forme politique à une autre en anticipant un *événement*, en misant sur les masses en dehors du parti et de la bourgeoisie, en transformant les limites de l'imaginable politique et en rendant possibles de nouvelles structures du surmoi ou de la collectivité.⁴² Le 68 français en fait également partie et constitue à cet égard la description de la dernière grande révolution qui a touché l'Est et l'Ouest, toute la société, de sa stratification à sa culture. La répétition de cette structure, afin de résoudre définitivement ce problème de l'autoritarisme de gauche (et de la bourgeoisie rouge économique, politique et éducative), serait la solution suggérée par Badiou s'il s'intéressait sérieusement à la crise climatique. Le fait que cela puisse permettre de résoudre le problème de la bourgeoisie rouge (comme en Chine) et que des révolutions deviennent ainsi envisageables dans les pays industrialisés avancés (comme en France en 68) est source d'espoir et servira donc d'idée directrice à ceux qui ont une vue d'ensemble du processus historique.
34. Mais la Révolution culturelle et 68 ont également échoué, laissant derrière eux un autre État autoritaire, bourgeois et néolibéral (la République populaire sous Deng Xiaoping et Xi) ou le néolibéralisme parlementaire progressiste (en Occident après 68) ; avec une bourgeoisie rouge en partie renouvelée, qui coopère désormais sans

⁴¹ Le concept de bourgeoisie rouge, qui est en fait un concept maoïste, est présenté dans *théorie du sujet* et *l'hypothèse communiste* comme le nouveau problème que la révolution culturelle doit résoudre. Une *nouvelle bourgeoisie* s'est formée au sein du parti communiste, qui doit être éliminée par les masses afin de mener à bien la révolution, cf. *Théorie du sujet*, p. 254 et suivantes, et *L'hypothèse communiste*, p. 79 et suivantes.

⁴² À ce sujet, il convient de se référer à *la théorie du sujet* et à *l'immanence des vérités*. Il peut sembler contradictoire de dire que la théorie politique de Badiou n'a jamais changé. Le fait que Badiou ne se soit pas distancié de la révolution culturelle et de l'idée d'un parti communiste contredit directement de nombreuses déclarations de Badiou dans lesquelles il se montrait plus sceptique à l'égard de ses premiers travaux et du type de politique qui y était défendu – par exemple celles tirées de *L'hypothèse communiste*, cf. p. 104 et suivantes. – le maintien de l'idée fondamentale découle de la confrontation entre la théorie du sujet et l'immanence des vérités ; il apparaît rapidement qu'il s'agit *en fait* de la même théorie, car elle utilise les mêmes opérations mathématiques, à savoir le forcing des grands nombres cardinaux, pour décrire la révolution sociale. Cependant, l'idée du parti et du leader communiste en tant que puissance dirigeante est critiquée, mais cela s'était déjà produit lors de la Révolution culturelle, cf. *L'immanence des vérités*, p. 344. Nous devons ici lire Badiou à contre-courant : soit il y a eu un rapprochement conscient avec son œuvre majeure antérieure, soit il s'agissait structurellement toujours de la même pensée politique, qui utilisait simplement d'autres mots pour la dissimuler, c'est-à-dire un *rapprochement involontaire et non avoué*.

vergoigne avec la bourgeoisie noire, ce qui explique pourquoi la politique de Badiou (et sa philosophie) échoue également. Une dernière révolte de cette idée du maoïsme sur la place Tiananmen, unie au mouvement démocratique, a été réprimée dans le sang en 1990. Depuis lors, le monde est à nouveau dominé uniquement par des processus infinis, des machines sans fin de concurrence aveugle et d'égoïsme débridé, qui ne peuvent pas maîtriser la crise climatique, mais plutôt la favorisent ; *c'est le néolibéralisme écocide qui se fond dans le néo-autoritarisme écocide parsemé d'éléments fascistes. Ils sont le XXI^e siècle sur le plan politique, ce qui ne peut être compris qu'à partir de l'échec du maoïsme. Il en a résulté une rupture apparemment définitive entre la nouvelle gauche et les travailleurs, y compris les organisations environnementales, mais aussi les mouvements féministes et homosexuels.*

La répétition d'un « événement » tel que 68 ou la Révolution culturelle pour trouver une solution, comme le suggère Seiberts dans son ouvrage « Ökologie der Existenz »⁴³ (Écologie de l'existence) en référence à 68, est la solution la plus réfléchie, bien que toujours erronée, car elle a déjà échoué à l'époque, qui se dégage de la philosophie et de la réflexion politique actuelles. Si 68 a échoué à l'époque, il échouera également aujourd'hui, et il en va de même pour la Révolution culturelle. Elle est cependant la plus proche de la vérité, car elle a représenté la dernière grande politisation de gauche et donc celle qui ressemble le plus au présent et à ses problèmes (le capitalisme de consommation privée pleinement développé, la mise à l'écart des syndicats et l'autoritarisme de la gauche, par exemple, qui existe depuis les guerres mondiales). Elle permet toutefois de construire une meilleure approche : nous devons devenir encore plus réfléchis et prudents, anticiper davantage les erreurs possibles d'un soulèvement. Mais beaucoup de choses « restent » aussi en tant qu'idées, comme la difficulté d'intégrer les travailleurs et la nouvelle gauche.

Une notion centrale et toujours d'actualité dans cette phase de confrontation de l'après-guerre est celle de « bourgeoisie rouge », qui représente un danger omniprésent, même si aujourd'hui, elle coopère le plus souvent de manière encore plus éhontée avec la « bourgeoisie noire ». Cette idée fondamentale doit être élargie pour tenir compte des aspects spécifiques de la situation actuelle et des raisons de l'échec de la Révolution culturelle. Le monde actuel est dominé par une « synthèse » entre la bourgeoisie noire et la bourgeoisie rouge. Du moins en Occident et en Chine, il existe une transition fluide entre les capitalistes libéraux et conservateurs et les élites anticapitalistes d'idéologie socialiste, verte, humanitaire et minoritaire, sans que ces tensions ne soient résolues d'une manière ou d'une autre. Le dengisme en Extrême-Orient et le néolibéralisme progressiste en Occident sont des frères spirituels. Si les anciens bourgeois rouges de l'Union soviétique, les syndicalistes à plein temps, les artistes de gauche, les scientifiques et les intellectuels s'efforçaient encore de lutter contre les capitalistes et cherchaient ainsi à se justifier auprès du peuple, ceux d'aujourd'hui collaborent ouvertement et sans vergoigne avec les bourgeois noirs. Cela s'étend également au secteur de l'éducation : les bourgeois rouges de l'éducation et les bourgeois noirs de l'éducation travaillent ensemble dans les universités, les arts, la politique, partout, dans une « grande coalition », d'une part pour 1. s'assurer la propriété économique, garder la bourgeoisie cultivée à leurs côtés et se démarquer des masses qui s'imposent, ou

⁴³ Seibert, Thomas, *Ökologie der Existenz*, p. 147.

simplement la transmettre à ceux qui commencent à penser et à ressentir comme eux, puis 2. pour tromper et exploiter les mouvements politiques progressistes, dont la force permet, dans les États démocratiques, d'opérer la modification parfois nécessaire du pouvoir bourgeois – pensons à la restructuration du capitalisme après la crise économique mondiale de 1929 grâce aux syndicats et aux grèves, au virage vers le néolibéralisme par l'exploitation du mouvement culturel de 68 ou encore à la « transformation » autoritaire du capitalisme loin du néolibéralisme grâce à l' , au mouvement environnementaliste et au mouvement syndical. Bien plus importantes que les idéologies « politiques » de la bourgeoisie, leur « noirceur » et leur « rougeur », sont les différences selon les axes de l'autoritarisme – libéralisme et industrie fossile – et de l'écologie – industrie verte – qu'elles financent.

35. Le dépassement de ce monde plein et infini que nous habitons aujourd'hui dépend donc d'une forme politique que nous ne connaissons pas encore et qui pourrait apparaître dans un autre grand événement historique, dépassant même la structure de la révolution culturelle et de 68 (et les possibilités extrêmes de la révolution délimitées dans *l'immanence des vérités*). Toutes les tentatives précédentes pour dépasser le monde plein et infini, la domination de la bourgeoisie sous ses différentes formes, ont échoué de manière retentissante, comme le montre le XXe siècle. Nous sommes fatigués des insurrections et ne connaissons pas de nouvelle voie, et pourtant c'est exactement ce dont nous avons besoin. La crise climatique, qui porte la destruction et la violence à leur paroxysme tout en les dissimulant, suggère précisément cela.

Jusqu'à ce qu'une telle nouvelle vérité politique émerge, qui surmonte les contradictions du monde actuel – et pour laquelle il n'existe pas la moindre garantie ni idée –, il ne reste plus qu'à diffuser les connaissances scientifiques qui existent actuellement, ce qui peut être décrit comme *une politique de (production de) science*, devenue une branche de la nouvelle gauche après 68. C'est ce que font *de facto* les militants pour le climat, qui sont désormais *situés* par la philosophie liminale qui leur est subordonnée. Si l'on se soumet à leur action, on la transmet avec l'histoire et le contexte de l'époque, qui a été esquissé ici comme une expérience historique, ce qui montre ce qui suit : ils conduisent les gens à devenir des sujets scientifiques, à participer à la vérité scientifique, ils déclenchent l'expérience *théorique* du XXIe siècle, présentée dans la thèse 21. Leurs actions politisent la situation car, surtout lorsque la confusion est dissipée, elles révèlent son caractère guerrier et criminel, puis, dans un deuxième temps, les luttes impérialistes de la bourgeoisie ou le processus secondaire qui en est la source. Ce que font les organisations environnementales est *actuellement* ce que nous devons faire, l'action politique nécessaire dans la situation actuelle, même si elle n'apporte pas de solution, mais ne fait que la préparer. Il serait donc logique que les *forces anticapitalistes*, telles que les syndicalistes, les antifascistes, les membres de partis politiques et les militants pour les minorités, se détournent de la politique de la science ou diffusent dans leur domaine ce à quoi on peut s'attendre.

Grâce à l'activité de *la politique de la science Pol^{Sci}*, les gens sont généralement poussés à réfléchir et à discuter, même si cela plonge d'abord dans la confusion (comme indiqué dans la thèse 1), en particulier après les déclarations faites jusqu'à présent sur l'épistémologie (thèses 11 à 24) et la théorie politique normative (thèses 25 à 35), ou encore la réalité du XXIe siècle, le résultat est *la réflexion sur une nouvelle forme politique et la possibilité de sa réalisation*, mais ce ne sont pour l'instant que des

propositions particulières et obstinées qui s'accumulent. Il existe ici la possibilité qu'un nouvel avenir s'ouvre, qui dépasse 68 et la révolution culturelle. C'est leur *concept*, même si, dans la prise de conscience de la crise vers 1990, ils ont jusqu'à présent échoué à maintes reprises, avec des moyens et des tentatives toujours nouveaux, à endiguer la crise.

Une fois qu'ils ont compris cette situation, ils assument tout le poids de l'histoire, qui les conduit du socialisme défaillant à la catastrophe climatique (les deux ayant débuté en 1990), et à la certitude que le capitalisme est responsable de ces dommages, mais qu'il n'est toutefois pas (encore) surmontable ; *ils ne croient* donc ni 1. naïvement au système existant ni à ses alternatives socialistes passées et vaincues (chez Macy : business as usual) ni 2. *ne se résignent* complètement, car toutes les possibilités semblent épuisées (chez Macy : le processus de décomposition progressif), ils agissent 3. comme *un processus liminal* qui maintient l'espoir d'un changement et d'une clarification de la situation dans une certaine direction. La philosophie liminale de la question environnementale dans « Penser le Capitalocène » conduit à une perception de soi de la politique de la science / des organisations environnementales comme *un « processus liminal »* et donc aussi pour le reste de la population partageant les mêmes idées. elle *articule* cette connaissance, qui réside de toute façon dans la conscience impartiale, en particulier des militants eux-mêmes et de leurs actions, et la transmet à travers l'histoire de la philosophie. Il *n'y* a donc rien à raconter ici, mais seulement à transmettre ce qui est déjà connu.

Fridays for Future, Extinction Rebellion, Ende Gelände, Scientist Rebellion, Letzte Generation – tous ces mouvements diffusent massivement des connaissances scientifiques, critiquent la politique climatique hypocrite des gouvernements de la planète, encouragent le changement technologique, mais transmettent également ce message aux responsables politiques. Mais lorsqu'ils sont associés aux épistémologies irrationalistes à la Latour, Bennet et Morton et à des idées spontanées similaires, ainsi qu'à un scepticisme général à l'égard de la science et de la technologie, ils savent en même temps la possibilité d'une politisation totale, car ils ont besoin de la science pour reconnaître la catastrophe et des travailleurs, car ce sont eux qui sont concernés et qui peuvent seuls la résoudre. La première partie de ce travail vise à lutter contre cette tendance. Si elles ne tiennent pas compte de l'histoire de la politique, en particulier du mouvement ouvrier et du marxisme, comme le montre la deuxième partie, elles risquent de ne pas en venir à considérer la domination de la bourgeoisie comme la source du malheur – la raison pour laquelle, malgré cette connaissance depuis plus de 50 ans, personne n'a rien fait pour éviter la catastrophe. Ces deux tendances peuvent se combiner : elles se protègent de la question du système politique par leur irrationalisme épistémologique et leur antitechnique. Malgré cette « présentation » erronée des connaissances qu'ils diffusent, ces mouvements prépareront un événement politique. La philosophie liminale doit ici, en se subordonnant à eux et en intervenant uniquement à titre d'assistance, lever les obstacles philosophiques en transmettant l'action factuelle avec la conscience de celle-ci.

36. Ce que ces mouvements écologistes appellent parfois le « *point de basculement social* », l'objectif de leur politique, est une idée ambiguë et variable qui peut simplement signifier une transformation de l'ignorance générale, du mépris du changement climatique vers une pensée scientifique et donc vers une transformation des forces

productives dans le contexte capitaliste. Mais pour qu'elle puisse réellement sortir durablement de la misère, les connaissances scientifiques qui sous-tendent la philosophie liminale locale (et celle de Malm) ne peuvent concerner qu'un événement au cours duquel un *processus historique* fait émerger une nouvelle vérité politique permettant de mettre un terme au capitalisme et à la domination de la bourgeoisie, qui sont précisément responsables de la crise écologique. ément, le capitalisme est nécessairement « écocide », même si des formes locales et temporaires de destruction peuvent être éliminées, comme dans le cas du trou dans la couche d'ozone, de nouveaux problèmes apparaissent ailleurs en raison de la recherche du profit, le capitalisme vert étant une mythologie. Il aurait peut-être pu emprunter une autre voie, un mode de crise mondial, comme le montre la crise du coronavirus, mais il ne l'a pas fait et il ne le fera pas non plus à l'avenir, s'il reste encore quelque chose, si quelque chose comme la production industrielle d'un gaz aussi nocif que le CO2 devait se reproduire.

Cependant, l'élimination du capitalisme ne peut se faire que par un *processus primaire*, c'est-à-dire en amenant les pauvres, les travailleurs et les marginalisés à lutter contre les capitalistes, maintenant que la crise écologique révèle leur sombre avenir, détruisant ainsi le monde de l'infini. Pour cela, la lutte des bourgeois les uns contre les autres, le *processus secondaire* que nous avons décrypté comme étant la crise climatique et qui est révélé par la *politique de la science*, devrait être transformée en un *processus primaire*, la révolte internationale des travailleurs contre les bourgeois, le capital, les États-nations. Le processus primaire doit nécessairement viser et réaliser la suppression des trois, même si nous savons que la simple tentative (par exemple dans un soulèvement comme à Paris en 1871, à Moscou en 1917 ou en Chine et à Paris en 1968) n'est pas efficace, qu'il s'agit d'un mensonge politique, même s'il est séduisant. Il n'est pas encore clair si cela est possible. *La destruction* révolutionnaire du monde politique de l'infini, dans l'espoir que le *processus historique* se déclenche, est la prochaine étape (qui n'est pas encore active) qui suit la simple politisation générale par la connaissance scientifique, si cette question peut recevoir une réponse positive. Il en résulte que les destinataires et les cibles de *la politique scientifique*, qui est *désormais* d'actualité et active, doivent être *les paysans, les bergers et la population active* de la Terre, car ce sont eux qui sont les plus touchés et qui ont la seule force active nécessaire pour mettre en marche un processus primaire, élaborer les bonnes propositions politiques et, dans un deuxième temps, déclencher un processus historique – c'est ce que la philosophie liminale peut déjà affirmer aujourd'hui, afin de suivre la tendance en eux et de les exposer aux obstacles.

Les personnes touchées par le changement climatique sont au cœur de toute la question, et il s'agit clairement des travailleurs, des pauvres et des marginalisés, même si cela varie d'une région à l'autre, car le Sud global est le principal sinistré, c'est-à-dire concrètement les *réfugiés climatiques*. Ils sont les « non-représentés » au sens de Badiou, même si leur reconnaissance juridique ne touche le problème que de manière superficielle. Mais c'est là seulement qu'une nouvelle vérité politique peut émerger. Les initiatives visant à faire collaborer les travailleurs et les associations environnementales pour lutter à la fois contre le capitalisme et la crise écologique, qui en est la pire conséquence, sont encore rares, mais elles existent.⁴⁴ C'est le pari d'une

⁴⁴ Un exemple en serait l'occupation d'une usine florentine du fournisseur automobile GKN en 2021. Cf. <https://www.labournet.de/interventionen/solidaritaet/autozulieferer-gkn-schliesst-florentiner-werk-campi-bisenzio-und-setzt-450-familien-auf-die-strasse-per-e-mail/>, consulté le 29 octobre 2023 ; un autre les différentes tentatives de Fridays-for-Future d'organiser des grèves dans les transports publics avec Verdi, sous la rubrique « Wir fahren zusammen » (Nous roulons ensemble)

nouvelle ouverture de l'histoire après le tournant, alors que même des philosophes optimistes comme Badiou pensent avoir déjà pensé et assimilé l'extrême et le plus lointain dans *l'immanence des vérités*, mais sont restés prisonniers de la révolution culturelle et de 68. En affirmant cela comme une possibilité lointaine qui la dépasse, la philosophie liminale « saisit » ainsi une idée politiquement existante et indéterminée, l'intègre à titre expérimental dans le récit du marxisme, car la profondeur de la crise ne pourrait être résolue que par l'élimination du capitalisme, et cherche en même temps à la démarquer de ces conceptions marxistes classiques de la révolution, car toutes les formes de révolution marxiste existantes, y compris celles de Marx, Lénine et Mao, ont échoué. Mais cela est en même temps diagonalement lié à l'histoire des mouvements écologistes verts. Si l'on considère les activistes et les personnes concernées côte à côte, il n'y a pas d'autre moyen que de les comprendre dans une torsion infinie.

Le fait que la plupart des mouvements « verts » actuels soient apparus lorsque le maoïsme, 68 et la révolution culturelle ont échoué, confère une légitimité supplémentaire à l'« intégration » de cette terminologie non marxiste du point de basculement social dans le récit marxiste de l'anticapitalisme. Un divorce politique est ici aboli. L'objectif politique du marxisme, qui est d'abolir le capitalisme, est utilisé pour critiquer de manière immanente ses idées de révolution et espérer dépasser toutes les formes développées jusqu'à Mao, comme le prévoient les écologistes et comme ils l'indiquent par leur changement de vocabulaire ; la volonté légitime des écologistes de résoudre la crise écologique par un événement politique imminent est prise comme prétexte pour les critiquer de manière immanente dans le récit de l'anticapitalisme. Là encore, une fusion et une séparation pour débloquer la situation politique. L'anticapitalisme marxiste actuel, de Mao à Marx, s'avère pro-capitaliste, et la protection de l'environnement telle qu'elle existe actuellement, nuisible à l'environnement, si une telle fusion n'a pas lieu. Mais celle-ci est incluse dans les deux tendances.

La révolte des travailleurs contre les bourgeois doit exploiter les tensions entre les bourgeois de la fraction financière et ceux de la fraction éducative, en particulier contre le changement de système du capitalisme néolibéral au capitalisme néo-autoritaire, qui tenteront tous deux d'utiliser les écologistes et les travailleurs politisés à leurs propres fins. Mais se révolter contre eux signifie qu'il faut se mettre en réseau au niveau international. Tous les travailleurs qui ont abandonné l'idéologie de « l'ascension sociale » pour eux-mêmes ou leurs enfants savent qu'ils ne peuvent gagner qu'en s'unissant au niveau international. Cependant, sans la crise climatique, le capitalisme semble à peu près supportable ; s'ils prennent conscience de la crise écologique, ils ont alors une raison inévitable de s'internationaliser.

37. Il est concevable qu'à un moment donné, lors de la destruction du monde actuel dans le processus historique, une idée positive émerge, qui guide la politique issue d'un tel événement majeur / d'un point de basculement social et de la masse politisée. Le processus historique aboutirait alors à un nouveau résultat positif. Le point de basculement social / l'événement se transformerait alors en un *nouveau monde* qui ne serait *plus simplement infini*. Cependant, cette politique n'est pas « déductible » a priori pour nous et reste donc pour l'instant totalement intangible. Elle relève de la politique future, qui peut ou non survenir après un événement / un point de

basculement social. Il y a quelque chose de « merveilleux » à miser sur elle, mais l'exclure n'est pas moins irrationnel ; ce miracle n'est toutefois pas une exception aux lois de la nature, qui n'existent pas, ni à celles de la technique ou de la science, qui sont déjà établies dans leurs grandes lignes pour la crise climatique, et certainement pas une rupture avec les connaissances actuelles. Il s'agit plutôt de la production d'une nouvelle idée politique, là où jusqu'à présent l'impossible existait comme une malédiction.

38. La crise écologique permet de retracer l'histoire de la politique et de la philosophie pratique 1) de Platon à Badiou à notre époque, 2) La pensée politique de Badiou, de la *théorie du sujet* à *L'Être et l'Événement 1-3*, aborde tous ces thèmes, mais aboutit à une impasse en raison de l'échec de 68 et de la Révolution culturelle. Ces étapes négatives du développement constituent toutes des malentendus politiques prototypiques de l'époque actuelle, car elles s'accrochent à une politique passée et échouée, par exemple chez Platon, Lénine, le libéralisme, l'hégélianisme, la révolution culturelle et 68, etc. ; en relation constante avec les variantes spontanées et quotidiennes. La perspective locale est d'une part *épique*, du point de vue du collectif et de l'histoire, mais elle ne débouche pas sur une victoire triomphale de la raison, de la capacité à *se spiritualiser* énergiquement et de *l'enthousiasme* politique, mais, après avoir surmonté la croyance irrationnelle dans les conditions (business as usual) mais aussi la résignation totale (processus de décomposition progressive), dans la *morosité* politique – le sentiment d'une catastrophe persistante et inéluctable (Benjamin),⁴⁵ à laquelle nous ne trouvons pas encore d'issue mais que nous ne pouvons pas poursuivre, mais où une issue est théoriquement possible, que nous recherchons sans relâche. C'est pourquoi elle a jusqu'à présent un caractère peut-être tragique, mais peut-être encore épique – c'est une histoire pleine de suspense, avec des rebondissements. La question politique reste posée, mais elle peut trouver une réponse afin de résoudre le suspense et de concrétiser ainsi la dichotomie déjà suscitée par les connaissances scientifiques – celle entre le paradis d'une société mondiale écologique et l'abîme de la crise climatique. Il s'agit d'une nouvelle forme et de la persistance dans les erreurs politiques passées, qui doivent maintenant être surmontées.

Je traiterai progressivement les « étapes » suivantes de la méditation politico-pratique :

- A. *Platon et Aristote, pour fonder la **politique finie**, la politique pleinement finie, qui n'a toutefois de sens qu'au niveau d'une cité-État grecque et qui signifie la domination des seigneurs fonciers. Cette politique ne connaît ni individu, ni liberté, ni démocratie, ni déviation. De nombreux écologistes souhaitent des États comparables, mais surtout les traditionalistes, c'est pourquoi la critique est ici nécessaire. Les populistes de droite, comme Dugin, réclament précisément cet État.*
- B. *Le tournant moderne vers la **politique infinie**, qui a été accompli par Wolff et qui résume aussi bien l'État absolutiste que la dictature bourgeoise ou capitaliste. C'est ce qu'expriment également de nombreux États*

⁴⁵ Cf. Benjamin, Œuvres 1.2, p. 657 : « George a traduit spleen et idéal par « mélancolie et spiritualité », saisissant ainsi la signification essentielle de l'idéal chez Baudelaire. » Et à la page 660 : « Le spleen [mélancolie] est le sentiment qui correspond à la catastrophe dans la permanence. Le cours de l'histoire, tel qu'il se présente sous le concept de catastrophe, ne peut en réalité plus occuper le penseur davantage que le kaléidoscope dans la main d'un enfant, où chaque rotation fait s'effondrer tout ce qui était ordonné pour former un nouvel ordre. Cette image est tout à fait justifiée. Les concepts des dirigeants ont toujours été des miroirs grâce auxquels l'image d'un « ordre » a pu se former. Le kaléidoscope doit être brisé. »

contemporains, et c'est vers cela que tendent les courants trumpistes, poutinistes et xiistes.

- C. Rousseau et Babeuf montrent la possibilité d'une **politique finie du vide**, l'État des paysans, Blanqui l'**État du vide infini**, l', qui sera appelé sous Marx « dictature du prolétariat », la politique fautive mais instructive, qui signifierait le processus primaire et résoudrait la crise écologique. L'essentiel de la politique est ainsi développé.
 - D. Kant et Hegel, afin de transformer l'État pleine de l'infini ou la dictature bourgeoise en **libéralisme** et en **État mixte ou post-libéral**, capable d'absorber le processus historique (en tant que développement dialectique de nouvelles formes de politique) sous une forme maîtrisée, mais qui a abouti à la nécessité des guerres. La pensée politique de Hegel est l'idéologie fondamentale latente du présent, qui se manifeste dans tous les États bourgeois – chez les politiciens, les journalistes, dans l'art et dans l'historiographie.
 - E. Marx concevra l'idée du **communisme** comme une critique de l'hégélianisme, comme la forme extrême de la politique, et verra cette politique de l'infini vide comme **la dictature du prolétariat** ou **la démocratie des conseils** dans la Commune de Paris. Le communisme, tel qu'il est compris dans les Manuscrits de Paris et dans sa définition ultérieure, est une précision plus poussée de l'idée directrice de la politique qui résout définitivement la crise, car il représente une libération totale qui signifie non seulement l'égalité et la démocratie, mais aussi la liberté de l'individu et l'unité avec la nature. **Néanmoins, ils ont échoué**, comme le montre la chute de la Commune de Paris.
 - F. Lénine concevra le **parti d'un nouveau type** à travers sa réception indirecte de Blanqui, le sujet de la politique qui engendrera la dictature du prolétariat. Althusser dotera cette approche léniniste d'une ontologie politique correspondante et la transposera dans la situation capitaliste rhénane de l'après-guerre en France. **Ils échouent**.
 - G. Avec Mao, la **révolution culturelle** devient concevable et donc un moyen envisageable de se débarrasser du problème tenace de la bourgeoisie rouge qui se posait dans le léninisme / stalinisme. Le maoïsme a également servi de moteur à 68 en France et dans le reste de l'Europe. Badiou décrira justement cet extrême de la politique récente dans la théorie du sujet comme une voie de la contrainte et des grands cardinaux. **Elle échoue également**.
 - H. La phase post-maoïste est présentée dans Être et événement 1-3 de Badiou, qui intellectualise à nouveau la Révolution culturelle et précise le modèle de la théorie du sujet. Ce faisant, la séparation avec le marxisme classique est accomplie, un rapprochement avec Rousseau et (même si c'est inconscient) Babeuf et Blanqui est réalisé. Les mouvements politiques de gauche après 1990 deviennent ainsi intelligibles, bien que cryptés, incompris et déformés par Badiou lui-même.
39. La prise de conscience de la gestion politique de la crise peut être décrite *phénoménologiquement* à l'aide du modèle de Badiou, comme une expérience spécifique de la conscience confrontée à la situation actuelle en termes de possibilité politique – ou d'impossibilité provisoire – et qui découle de l'analyse scientifique de la

situation ou de l'expérience théorique du XXI^e siècle. Voir la thèse 18. C'est l'expérience du *travailleur*, de l'*employé* et de l'*'*, du *paysan*, du *berger* qui, face aux perspectives d'exploitation, puis hostiles à la vie, puis mortelles pour lui et ses descendants dans l'hectode à venir, que la science lui montre, se politise ; comme elle se rapporte à l'individu, elle est *romanesque*. Sa conséquence nécessaire est la promotion de la politique de la science auprès des autres membres de sa classe – c'est-à-dire l'activisme climatique à forte visibilité, qui déclenche l'expérience théorique chez les autres, qui déclenche ensuite l'expérience pratique – une mauvaise infinité de mobilisation générale sans idée politique concrète, mais avec l'espoir qu'une nouvelle idée apparaisse pour résoudre le conflit. La mobilisation politique générale par la science, sans proposer de politique concrète, est la seule chance actuelle et en même temps une impasse fatigante et morose, un *scepticisme* politique.

40. Dans l'écomarxisme et le marxisme classique, cette prise de conscience politique est souvent évitée, en s'accrochant avec nostalgie à d'anciens modèles (Marx, Lénine, Mao, 68), leur échec étant occulté tout comme le fait que les conditions de la révolution sont depuis lors complètement différentes. Ils restent figés dans le XX^e siècle, voire avant, au lieu de se projeter intellectuellement dans le XXI^e siècle, qui commence à la fois par l'expérience historique de l'échec définitif du socialisme réel (léniniste ou maoïste) vers 1990 et par la crise écologique. Ils ne feraient que répéter ce XX^e siècle. Souvent, cet attachement s'accompagne d'un déni des effets catastrophiques de la crise et des dommages généraux causés aux écosystèmes qui sont apparus sous ces systèmes politiques. Badiou est un représentant de ce mouvement.

Il n'est pas facile de répondre à la question de savoir s'il faut conserver le vocabulaire marxiste et socialiste réel afin de pouvoir travailler émotionnellement et symboliquement sur les erreurs passées de l'anticapitalisme, ou s'il faut l'abandonner parce que toutes les tentatives socialistes réelles ont échoué jusqu'à présent et que leur impact extérieur est trop néfaste. Dans tous les cas, il est nécessaire d'utiliser les tentatives politiques passées du marxisme, mais aussi de l'anarchisme, et leur échec général comme base d'expérience historique lorsqu'il s'agit de changer quelque chose, et il est également nécessaire de les replacer dans le contexte global de l'anticapitalisme. La crise climatique ne peut être comprise sans la notion de capitalisme, et le capitalisme ne peut l'être sans la crise climatique. Il est toutefois indispensable de perpétuer l'élan fondamental qui consiste à croire que l'on peut changer la situation et que la science, l'égalité et la démocratie sont la voie à suivre.

Commentaire :

L'absence de conseil et de vision politiques, cette ouverture désespérée quant à la suite des événements politiques, typique du courant radical vert et anticapitaliste, est ici d'abord considérée comme une idée négative, mais constitutive de notre époque de transition, qui se reflète dans presque tous les mouvements, à la transmettre avec l'histoire de l'échec du marxisme et de l'anticapitalisme et à l'*élaborer en* une interprétation globale du monde après 1990, au lieu de mettre en avant au hasard, en tant que philosophe individuel, une quelconque vision positive qui n'existe pas vraiment dans le monde et qui trouve un écho général dans un courant oppositionnel (en tant que philosophe, cela reviendrait à faire preuve d'une pure

prétention , ou pire, à élever la philosophie au rang d'autorité sur les masses). On peut toutefois tirer de Badiou et du maoïsme la conclusion positive que la politique, à partir des masses, peut prendre *des formes historiquement nouvelles* lors d'un événement, de sorte que la suite de la procédure ne peut être que de former une telle idée nouvelle en informant les masses dans la *politique de la science* et en provoquant ainsi une agitation ; La politique de Badiou peut ainsi constituer le cadre permettant de légitimer cette ouverture de la politique des courants radicaux, verts et anticapitalistes, leur attente d'un nouvel événement, et de l'intégrer dans un récit général de succession du marxisme, du hégélianisme de gauche ou de la philosophie occidentale dans son ensemble. La devise est donc avant tout de transformer, d'informer et d'expérimenter sans relâche à la recherche d'une solution politique commune viable pour résoudre le problème dans son ensemble, qui s'est avéré être la conséquence d'un monde infini. Cette attitude est essentiellement *confiante dans* la science, confiante également dans les *mouvements environnementaux*, mais *sceptique* sur le plan politique dans son ensemble.

Si Benjamin estimait que l'expérience de sa génération était d'avoir remarqué que le capitalisme ne mourrait pas de mort naturelle⁴⁶ – ce qui renvoie aux processus révolutionnaires autour de Lénine et de la révolution d'octobre, à la nécessité d'organisation et de planification, au moment volontariste et non économique de la politique révolutionnaire – l'expérience de notre génération est d'avoir constaté *que le capitalisme, dont il faut impérativement se débarrasser, ne nous donnera pas naturellement d'idée sur la manière de le faire disparaître*. Dans notre traversée vers un monde écologique et non capitaliste, nous ne savons pas où se trouve cette île. L'expérience du XXe siècle recouvre tout comme un brouillard, nous ne savons pas d'où vient le soleil, qui métaphorise l'émancipation tout autant que l'île recherchée. Mais la critique demeure, car l'espoir qu'elle existe ne meurt pas. Il n'est donc pas possible d'agir simplement. Mais il est possible de communiquer cette situation désespérée et de tenter de créer un événement majeur, et le mouvement environnementaliste est – même si ce n'est qu'implicitement et pas selon ses propres termes – la transmission de ce *message qui donne à réfléchir mais qui mise en même temps sur le changement à venir*, en tant que tel, c'est un *processus liminal*.

E. Intermède historico-matérialiste (Sci^{Pol})

41. Les formes politiques de domination correspondent vaguement à certaines formes économiques de *mode de production*. Leur analyse relève du *matérialisme historique* au sens de l'analyse des formes sociopolitiques, des dominations de classe en fonction de leurs conditions matérielles, appelées Sci^{Pol}. Elles complètent l'analyse politique par des facteurs économiques et liés à l'économie (même si ceux-ci semblent aujourd'hui quelque peu dépassés).
42. Les processus infinis pleines ou la domination de la bourgeoisie correspondent aux systèmes économiques capitaliste, étatique et d'échange de marchandises. Ils peuvent se transformer les uns les autres de manière saccadée, progressive ou par des interventions politiques. Tout cela doit être déterminé d'un point de vue économique et historique. Nous pouvons dire que la politique de l'infini, c'est-à-dire la domination de la bourgeoisie sous toutes ses formes, ne doit pas être comprise d'un point de vue comme la domination d'*une classe* particulière, mais comme l'existence de certaines

⁴⁶ Benjamin, Œuvres 5.2, p. 819 « L'expérience de notre génération : le capitalisme ne mourra pas de mort naturelle. »

relations de production. Il faut donc corriger l'idée selon laquelle une « caste supérieure » ou une « classe » diffuse est responsable – le problème est encore plus profond. Nous pensons de manière bourgeoise, nous avons une politique bourgeoise, car il existe « derrière » cela une certaine économie. Les formes politiques qui ont été abordées sont donc *le produit* de l'économie. Et celles-ci produisent ensuite, dans un deuxième temps, des philosophies politiques.

43. L'économie montre que la direction de la production est entre les mains des propriétaires des moyens de production. Ce sont donc eux qui, dans un premier temps, portent *la responsabilité factuelle et intentionnelle* de la crise, et non les consommateurs qui, après avoir subi une exploitation brutale, se tournent vers une consommation privée parfois nuisible à l'environnement. Cependant, ils n'assument pas cette responsabilité en tant que *groupe humain* ou *individus*, mais en tant que *structure de domination de classe*, dans laquelle les travailleurs peuvent également s'élever. Dans un deuxième temps, ce ne sont même plus les *classes* qui sont responsables, mais les *rapports de production*, qui ne sont eux-mêmes qu'une structure matérielle « supra-personnelle » et totalement inhumaine. Ainsi, la culpabilité continue de « rétrécir », devenant encore plus abstraite.
44. Le système économique influe sur la forme de domination politique et vice versa. La transformation de l'économie et celle de la politique sont souvent liées, mais pas nécessairement. Cela doit être déterminé historiquement. Nous pouvons supposer hypothétiquement que le point de basculement social, l'événement, doit inclure un changement dans les rapports de production.
45. L'impact écologique d'une forme de gouvernement ne peut être compris qu'à travers le système économique. Tous les systèmes économiques des processus pleines et infinis mentionnés sont écologiquement destructeurs, car ils reposent sur la concurrence et une autorité irresponsable.
46. Le basculement du régime de la dictature du prolétariat vers un régime autoritaire, comme cela s'est produit dans la bourgeoisie rouge des États socialistes réels, a donné naissance à une économie d'État autoritaire, et donc à une forme fondamentale destructrice sur le plan écologique. Dans une telle dictature, il n'est pas surprenant que des catastrophes telles que la destruction de la mer d'Aral ou Tchernobyl aient eu lieu, ce que Malm et de nombreux écomarxistes préfèrent ignorer.
47. Tenter d'empêcher ce basculement politique vers un État autoritaire rouge-bourgeois revient à tenter d'empêcher une économie d'État bourgeoise et donc une forme destructrice sur le plan écologique. C'est pourquoi le maoïsme et la révolution culturelle, même si cette opération a finalement échoué, peuvent être utiles à réfléchir. Agiter les masses peut amener le parti au pouvoir ou les dirigeants économiques à mener une *réflexion critique* qui analyse leurs erreurs, tant sur le plan social qu'écologique. Néanmoins, ce désastre nous rappelle qu'il est *encore plus difficile* de résoudre ce problème.
48. Une analyse plus approfondie des différentes formes capitalistes montre comment certains facteurs provoquent et freinent la destructivité écologique. Il convient ici d'examiner différents facteurs, d'établir un lien entre l'économie et l'écologie. Pour cela, il faudrait toutefois trouver une théorie économique appropriée qui permette de représenter les relations factuelles.
49. On peut également constater ici des liens économiques et écologiques qui concernent, par exemple, la classe moyenne salariée ou « l'aristocratie ouvrière », les faux indépendants, les personnes en quête d'épanouissement personnel, c'est-à-dire les

segments de la population ouvrière qui sont opprimés par la bourgeoisie et pourraient envisager une révolution, mais qui bénéficie en même temps de trop *d'avantages* et est donc tentée de faire avancer la crise écologique, bien qu'elle n'ait aucun contrôle ni aucune responsabilité sur la situation. Elle n'est responsable *qu'indirectement*, car elle pourrait prendre le contrôle de la production dans un processus primaire. Les avantages et les cadeaux, les possibilités d'ascension sociale et la joie de participer à la consommation des autres, qui ont calmé la population et instauré la paix sociale dans le néolibéralisme depuis 1990, mais qui sont extrêmement destructeurs sur le plan écologique, les empêchent de passer au processus primaire. Mais ce n'est là *qu'un* exemple stratégiquement pertinent, mentionné ici dans ce bref aperçu. On voit combien de questions peuvent être replacées dans un contexte philosophique global entre les sciences et trouver ainsi une réponse scientifique ciblée.

F. À propos de la philosophie elle-même, dans le contexte de la crise écologique, au XXI^e siècle

50. En ce qui concerne la *philosophie*, il convient de constater, après ce résultat négatif, que le parcours des philosophies précédentes révèle diverses orientations simplistes et séduisantes qui, sous différentes formes, n'affirment que partiellement les vérités épistémologiques ou politiques mentionnées et correspondent à des compréhensions partielles de leur propre époque, qui leur sont en réalité étrangères. Elles obscurcissent la situation parce qu'elles simplifient, obscurcissent et désorientent, que ce soit en perpétuant et en actualisant les philosophies traditionnelles, en donnant naissance à une philosophie spontanée qui leur ressemble, ou en étant sporadiquement reprises et diffusées par les journalistes. Elles sont en ce sens *des archétypes* caractéristiques des modes de pensée dans la catastrophe climatique, des attracteurs de la pensée avec des degrés divers de connaissance.
51. Tant qu'aucune *nouvelle forme politique* n'est trouvée par le biais *d'un événement politique*, c'est-à-dire l'ébauche d'un monde nouveau qui dépasse les idées de Badiou et celles de 68, toutes les philosophies qui cherchent à décrypter la situation sont liées à d'anciennes formes politiques ou à de fausses épistémologies et sont donc systématiquement idéologiques, trompeuses et désorientantes. À ce jour, aucune philosophie du changement climatique n'est possible, et dans la mesure où cet événement détermine et teinte tout au XXI^e siècle, la philosophie dans son ensemble est également impossible aujourd'hui. Comme la philosophie ne peut exister sans vérité, ce qui se rapproche le plus de la philosophie aujourd'hui ne peut être recherché que là où ces vérités sont défendues contre les apparences et les opinions, dans les processus liminaux ou, plus précisément ici, *dans les mouvements environnementaux* qui mettent fin aux crimes, imposent la transformation autant que possible, mais aussi tendent un miroir à la société et la politisent de manière indéterminée, la laissant sombrer dans le scepticisme.
52. Parmi les philosophies qui échouent, on compte bien sûr aussi Badiou, lorsqu'il se réfère directement à la situation du changement climatique et réclame ainsi une nouvelle révolution culturelle ou un nouveau 68. Mais aussi les formes paradigmatiques et historiques fondamentales de l'orientation philosophique : Heidegger, Platon, Wolff, Kant, Hegel. Elles constituent des coordonnées philosophiques « négatives » permettant de comprendre la situation actuelle, de

reconnaître le pouvoir des anciennes pensées, coutumes et fétiches, et d'anticiper une nouvelle orientation possible. À cela s'ajoutent les nombreuses philosophies entre Hegel et Badiou, qui, sous le verdict de *la couture* et du *désastre*, signifient une fixation sur une condition de vérité spécifique. La philosophie liminale est *ici* également négative, mais elle en est consciente. C'est là que réside sa force critique, qui ne pointe que de manière diffuse vers un avenir possible.

L'histoire de la philosophie jusqu'à présent sera divisée en 9 étapes.

- A. *La pensée de Platon à Aristote, en tant que finitisme, qui légitime la politique finitiste par la science finitiste. Le monde fini est la plus grande simplification et tentation pour l'existence humaine. C'est l'affirmation que le monde est parfaitement adapté à la manière humaine de penser, de ressentir, de calculer et de faire de la politique. Dans le monde métaphysique fini, il existe une harmonie originelle et rigide entre la nature, l'homme et Dieu, tout le mal, toute la souffrance et la mort ne sont qu'une illusion du temps et du monde physique. Dans le matérialisme de Démocrite, cette harmonie est perdue, mais le monde est également compréhensible et prévisible.*
- B. *La pensée de Descartes à Leibniz, en tant qu'infinitisme, légitime la politique infinitiste, et donc la dictature bourgeoise, par la science infinitiste. Ici, le développement et la dynamique pénètrent dans le monde, mais ici aussi, ils sont présentés comme une harmonie, en partie comme une mer incommensurable de matières matérielles, comme chez Holbach. Cela inclut également le monde capitaliste devenu illibéral.*
- C. *La pensée de Kant, en tant qu'idéalisme transcendantal ou corrélationnisme, légitimée par la **politique libérale et la philosophie morale personaliste**. Elle est prototypique pour les opposants libéraux à la transformation, mais aussi pour les libéraux de gauche qui attribuent tout à la consommation personnelle. Sa devise est : *Fiat iustitia, perat Mundus*, son obsession est : le frein à l'endettement, l'action (de consommation) moralement correcte de l'individu, le respect rigoureux des lois. On attend, en agissant moralement et en étant fidèle à ses supérieurs, la rédemption par le cours du monde. C'est ce que Badiou appelle le « kantisme moyen » de la bourgeoisie conservatrice à la gauche libérale et de ceux qui s'identifient à elle, ce qui inclut malheureusement aussi de nombreuses couches sociales opprimées.*
- D. *La pensée de Hegel, en tant qu'idéalisme absolu, qui, à travers sa philosophie, légitime à la fois l'**État mixte** et la science de la logique. Elle est l'idéologie implicitement dominante de notre époque, manifeste à Hollywood, dans les stades et même à l'opéra, et elle gagnera en popularité à mesure que le libéralisme classique, kantien et individualiste sera remis en cause. Hegel a vécu et approuvé la Révolution française, puis la naissance de l'État-nation moderne et du capitalisme, et a justifié ce processus contre-révolutionnaire et surtout son résultat, malgré tous les coûts, se cachant ainsi de sa propre jeunesse révolutionnaire et de sa conscience. En tant que prêtre de cette justification, il a ainsi conduit les autres à la trahison et à l'acceptation du cours du monde. Jusqu'à Badiou, il s'ensuit une phase de non-philosophie.*
- E. ***La pensée anti-philosophique des post-hégéliens**, avec Kierkegaard, Stirner et Feuerbach comme principaux représentants, qui représentent la*

conscience bourgeoise (et donc des attitudes spécifiques contre la crise) et sont les représentants de la réaction.

- F. **La pensée anti-philosophique des post-48**, avec les néo-kantiens, Schopenhauer, Nietzsche, Marx et Engels. Première antithèse claire au capitalisme et à l'État-nation, souvent créative et subversive, sous le néo-kantisme et le néo-hégélianisme de l'époque.
- G. **La pensée philosophique de l'époque des guerres mondiales et de l'entre-deux-guerres**, avec comme représentants centraux la phénoménologie, le positivisme logique, le positivisme juridique, la philosophie de la vie, le léninisme, le néo-marxisme et la théorie critique. L'analogie avec la Première Guerre mondiale rend nécessaire une étude particulièrement approfondie de cette philosophie pour comprendre notre époque actuelle. C'est en même temps l'approche intellectuelle qui a donné naissance à la nouvelle gauche (qui s'est distanciee des travailleurs) et qui a formé le mouvement étudiant et culturel de 68 dans l'après-guerre.
- H. **La pensée philosophique de l'après-guerre, avec la France comme centre croissant de l'activité philosophique** ; division entre la philosophie pro-occidentale, pro-soviétique et celle de 68. La « théorie du sujet » de Badiou comme conclusion maoïste de cette phase, à laquelle s'ajoutent des penseurs de la nouvelle gauche tels que Deleuze et Foucault.
- I. **La pensée philosophique post-maoïste de Badiou de l'après-réunification comme conclusion de ce mouvement. Il convient également de critiquer d'autres philosophies de cette époque. C'est ici que naît le nouvel ontologisme.**

53. Face à la crise écologique, il est possible d'entendre une lecture critique et génétiquement révélatrice de toute la tradition philosophique, de Platon à Badiou, afin de démontrer et de bannir le pouvoir idéologique de l'ancien monde, en particulier celui du XXe siècle, qu'il faut surmonter. Il s'agit d'une sorte de mesure de protection contre le retour à une pensée ancienne qui obscurcit le temps. Malm exagère lorsqu'il dit que la crise écologique réduit toutes les crises précédentes du capitalisme à un prélude,⁴⁷ et qu'elle mérite une place similaire dans la pensée, comme Auschwitz dans la pensée d'Adorno, en tant que démasquage de l'histoire et de la société.⁴⁸ Mais il est vrai qu'il ne s'agit pas d'une exception, mais de l'aboutissement d'une tendance qui caractérise la société capitaliste et nationale dans son ensemble et qui a toujours existé, et que nous devons *réécrire* la philosophie capitaliste ou anticapitaliste défaillante qui a prévalu jusqu'à présent afin de rendre justice à cet événement. La philosophie liminale répond donc à cette exigence implicite de Malm de réécrire l'histoire de la pensée, devenant ainsi un rempart contre la rechute dans l'ancienne pensée. Cela ne signifie pas qu'elle soit la seule philosophie capable de le faire (et elle ne devrait surtout pas le rester), mais elle en est *une* parmi d'autres.

54. On pourrait imaginer une philosophie qui, à partir de l'objectif de la simple destruction du monde de l'infini, qui s'étend du XXe au XXIe siècle avec ses centres commerciaux, ses aéroports, ses idéologies politiques et ses névroses, génère une orientation . Il s'agirait d'une *philosophie* négative-dialectique plus récente *des mensonges*, sur le modèle de Benjamin, Adorno, Levinas, mais qui s'appuierait sur l'ontologie de Badiou

⁴⁷ Malm, Andreas : *The Progress of this Storm*, p. 229 : « Dans le crépuscule du changement climatique cataclysmique, toutes les catastrophes précédentes de l'époque bourgeoise deviennent préfiguratives. »

⁴⁸ Ibid., p. 223 : « En ce sens, [le réchauffement climatique] mérite une place, là encore mutatis mutandis, similaire à celle d'Auschwitz dans les écrits d'Adorno : celle d'une catastrophe dans laquelle la société dans son ensemble se décharge. »

comme base critiquée et abolie. Elle ne cherche plus à expérimenter sans relâche, mais recherche d'autres critères qui n'existent pas encore et qui peuvent nous sembler faux ou désespérés. Elle accompagne le pari sur le *grand événement*, le *point de basculement social*, et est donc liée à l'opération politique, jusqu'à présent principalement concevable, de la révolte des travailleurs, des personnes concernées par les mouvements environnementaux (et peut-être plus encore), pour surmonter l'oppression dans le monde entier (voir thèse 36). Une grève générale mondiale pour le climat pourrait s'avérer être un moyen d'assouplir les rapports de force et d'ouvrir ainsi le champ des possibles. C'est une confiance dans la masse, un moment de nihilisme (au sens nietzschéen ou badiouien).

55. On pourrait imaginer une philosophie qui s'inspire d'un nouvel objectif politique *positif* pour le nouveau monde, qui pourrait émerger des masses lors de cet événement majeur (voir thèse 37). Ce serait une nouvelle philosophie *positive*, mais elle n'est possible que si cet événement politique, ce point de basculement social, a déjà eu lieu et que notre époque a réussi à sortir du XXe siècle, dans lequel, après les tentatives audacieuses mais sanguinaires et autoritaires du socialisme réel, l'histoire capitaliste et donc écocide s'est finalement étendue. Il s'agit de trouver la *terre ferme* vers laquelle mènera la dangereuse traversée hors des griffes d'un capitalisme devenu écocide et génocide.
56. En général, les philosophies ne reposent pas sur des critères de vérité univoques, mais sur la tentative d'élaborer une orientation aussi peu arbitraire ou aussi objective ou « proche » que possible de son époque. C'est pourquoi il est extrêmement judicieux d'élaborer une multitude de philosophies à un moment donné et sur un thème donné, qui tentent chacune de développer une interprétation globale synthétique. La philosophie de l'histoire n'est jamais une affaire exacte, notamment en raison de la politique et donc de *l'enchevêtrement avec des intérêts personnels irréflechis* : tous les êtres humains deviennent et sont à un moment donné trop volontiers irréflechis - la « subordination » à la tendance des processus de vérité réels en politique et en science est un critère flou qui doit être évalué au cas par cas et qui peut se transformer à travers de nouveaux concepts. Pour mener à bien le projet visant à faire table rase de la pensée du XXe siècle, comme on tente de le faire ici, une tentative isolée comme celle-ci ne peut être d'aucune utilité, car elle est trop sujette à l'erreur, trop subjective, trop brouillée par des particularités – il faudrait que de nombreuses propositions et approches émanant de personnes aussi diverses et différentes que possible s'attellent simultanément à cette tâche, un cercle de philosophes en communication. À l'instar de la « horde des frères » de la horde primitive de Freud, les dieux philosophiques du passé, de Platon à Hegel en passant par Badiou, doivent être arrachés ensemble du ciel par un *collectif fraternel*, leur pouvoir idéologique doit être repoussé par tous les moyens possibles et ils doivent être envoyés dans le Tartare du XXe siècle ; ce n'est qu'alors qu'il sera possible de porter un regard philosophique sans concession sur le scénario dans lequel nous sommes plongés et d'identifier philosophiquement une politique possible qui pourrait nous en sortir. Mais cela reste loin derrière l'activité politique collective, qui est toujours l'objectif premier.

- *L'Être et l'Événement 1*, diaphanes Verlag, Zurich-Berlin 2016
- *L'immanence des vérités*, Fayard Verlag, 2018
- *Théorie du sujet*, éditions diaphanes, Zurich-Berlin 2014
- *L'hypothèse communiste*, Merve Verlag, Berlin 2011

Blanqui, Auguste, *Textes choisis*, Ediciones Sociales, Paris 1971

Benjamin, Walter, *Œuvres complètes*, éditions Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main 2018
 Utilisé ici : tome 1, *Origine du drame baroque allemand*, à partir de la page 205 et suivantes ; tome 5 / L'Oeuvre des passages

Bouarroti, Ph : *Babeuf et la conspiration pour l'égalité*, traduit et présenté par Anna et Wilhelm Blos, Verlag von J.H.W. Dietz Nachf., Stuttgart 1909

Heidegger, Martin, *Œuvres complètes*, éditions Vittorio Klostermann
 Utilisé notamment : GA 20, *Prolégomènes à l'histoire du concept de temps* ; GA 26, *Principes métaphysiques de la logique à partir de Leibniz* ; GA 27, *Introduction à la philosophie* ; GA 56, *Sur la détermination de la philosophie* ; GA 60, *Phénoménologie de la vie religieuse* ; GA 61, *Interprétations phénoménologiques d'Aristote*

Horkheimer, Max, *Œuvres complètes*, Fischer Verlag, Francfort-sur-le-Main 2008
 Utilisé ici : tome 2, *Crépuscule*, à partir de la page 311 et suivantes.

Kennan. George, *The Decline of Bismarck's political Order*, Princeton University Press, Princeton 1979

Latour, Bruno, *La bataille pour Gaïa*, Suhrkamp Verlag, Berlin 2022
 – *Le Manifeste terrestre*, Suhrkamp Verlag, 2022

Rousseau, Jean-Jacques, *Le contrat social*, Marixverlag, Wiesbaden 2012

Seibert, Thomas, *Ökologie der Existenz*, Laika Verlag, Hambourg 2017

Traductions utilisées :

Aristote, *Métaphysique*, traduit par Günther Zekl, Felix Meiner Verlag, Hambourg 1989

Aristotele's Politics, traduit par M. Rakham, Harward University Press, Massachusetts 1959